

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers /  
Couverture de couleur

Covers damaged /  
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing /  
Le titre de couverture manque

Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents

Only edition available /  
Seule édition disponible

Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.

Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.

Coloured pages / Pages de couleur

Pages damaged / Pages endommagées

Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached / Pages détachées

Showthrough / Transparence

Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression

Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire

Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# L'ANGELUS

(LÉGENDE)

---

## I

Un jour l'enfant Jésus, pour visiter la terre,  
De son palais du ciel sortit de grand matin,  
Non sans avoir d'abord mis un baiser divin  
Sur le front de sa mère.

Dans son vol à travers les espaces, l'Enfant  
Au firmament d'azur éteignait les étoiles ;  
La nuit, à son aspect, fuyait avec ses voiles  
Vers le sombre couchant.

La terre se teignait des feux du crépuscule ;  
Une pâle lueur jusqu'au fond des ravins  
Colorait les boutons des délicats jasmins  
Et de la renoncule.

Au loin, dans le vallon, au matin s'exhalait  
Un parfum balsamique, une odeur résineuse,  
Et l'arôme des fleurs de la lande épineuse,  
Du thym, du serpolet.

Sous un berceau touffu, l'alouette, éveillée,  
Chantait, toute joyeuse, un hymne au Créateur ;  
Le pâtre l'imitait, et le ruisseau causeur  
Bruyait sous la feuillée.

L'enfant Jésus, touché d'un spectacle si beau,  
Et voyant les attraits de la verte prairie,  
Consacre le matin à la Vierge Marie  
Qui l'observait là-haut.

Les cloches aussitôt s'ébranlent en cadence,  
Et remplissent les airs de leurs sons argentins ;  
Et, prodige étonnant, depuis, tous les matins,  
Le concert recommence.

## II

Cependant, le soleil montait à l'horizon,  
 Et, poursuivant toujours sa brillante carrière,  
 Il versait à flots d'or la vie et la lumière  
 Au tapis de gazon.

Les moissonneurs joyeux, déposant leurs faucilles,  
 Vont goûter du repos sous leurs toits enfumés,  
 Retremper leur courage aux foyers bien-aimés  
 De leur chère famille.

Tout n'est que mouvement partout dans l'univers ;  
 La feuille tremble au vent, l'onde toujours s'écoule,  
 Le grillon vocalise et le ramier roucoule  
 Caché dans les blés verts.

L'enfant Jésus admire et la plaine fleurie  
 Et le riant tableau de ces fertiles champs,  
 Puis, pensant à sa Mère, il consacre ce temps  
 A la Vierge Marie.

De la terre aussitôt, on entend les concerts,  
 Car dans tous les hameaux pour prier on s'incline,  
 Et l'on entend encore au loin sur la colline  
 L'airain frapper les airs.

## III

Le soleil disparaît ; l'atmosphère est moins chaude,  
 L'étoile du soir seule à l'azur resplendit ;  
 Le serein, sous ces feux, émaille, dans la nuit,  
 Le gazon d'émeraude.

Les troupeaux vers l'étable ont dirigé leurs pas  
 Et les loups ravisseurs ont quitté leurs tanières ;  
 Les bergers, rassemblés près d'un feu de bruyères,  
 S'entretiennent tout-bas.

Dans les bosquets déserts, l'hirondelle module  
 Ses gais refrains du soir ; dans la forêt, le vent  
 Légèrement s'élève, et du chêne souvent  
 Le vert feuillage ondule.

Jésus, ne pouvant voir dans cette obscurité,  
 Au firmament bientôt allume les étoiles  
 Qui, de la nuit chassant les mystérieux voiles,  
 Ramènent la clarté ;

Puis alors, fatigué, remonta de la terre ;  
Et, lorsque de la nuit resplendit le flambeau,  
L'enfant divin trouva le spectacle si beau,  
Qu'il appela sa mère ;

“ Vois ce vaste univers dont je suis le vrai roi,  
Ce globe de cristal qui sous moi se balance,  
Et cet instant du jour qu'on consacre au silence,  
Je les consacre à toi.”

Aussitôt dans le ciel chantèrent les archanges ;  
Dans le hameau la cloche une troisième fois  
S'ébranle . . . et dans la nuit semble mêler sa voix  
Au cantique des anges.

GUILDRY.

# SAINT-FRANÇOIS-DU-LAC.

---

(Suite.)

## LA FAMILLE CREVIER.

Christophe Crevier dit la Mêlée, boulanger de son métier, avait épousé, vers 1635, Jeanne Enart qui, en 1636, lui donna son premier enfant, Jeanne, plus tard, épouse de Pierre Boucher, gouverneur des Trois-Rivières. Par des actes du registre des Trois-Rivières, nous voyons que Crevier s'était marié à Rouen et qu'il était parent de Charles. Dizi dit Montplaisir, habitant du Cap de la Madeleine, natif aussi de Rouen et boulanger comme lui. Dans son dictionnaire généalogique, M. l'abbé Tanguay fait venir Crevier de Saint-Jean de la Rochelle. M. l'abbé Ferland l'établit à Québec, ensuite aux Trois-Rivières. Nous allons corriger cette dernière erreur.

Le 7 décembre 1639, Christophe Crevier, boulanger, est cité comme parrain d'un petit sauvage aux Trois-Rivières. Le 6 janvier 1640, au même endroit, est marraine d'une petite sauvagesse, Jeanne Lameslée, femme du boulanger. Le 14 mai, cette année, au même lieu, ils font baptiser leur fils François ; la femme est nommée Jeanne Enart, de Rouen. Le 3 avril 1642, même lieu, ils font baptiser leur fils Jean. (1) Le surnom de La Mêlée se trouve répété durant vingt ans au registre des Trois-Rivières, en rapport avec cette famille. La fille aînée, Jeanne, étant devenue madame Pierre Boucher, est encore mentionnée sous ce nom, au registre de Boucherville, en 1671, d'après M. Huguet-Latour.

On voit au registre des Trois-Rivières, années 1642-4, André Crevier, chirurgien, sans que rien ne nous indique d'où il venait ni s'il avait des parents au Canada. Vers 1680 on voit, aux environs de Québec, une femme du nom de Crevier, mais je n'ai pu la rattacher aux Crevier des Trois-Rivières.

Un fils de Christophe Crevier et de Jeanne Enart, dont l'acte de

---

(1) Celui-ci fut le seigneur de Saint-François-du-Lac.

naissance n'a pas été retrouvé, paraît être né aux Trois-Rivières en 1641. Il se nommait Nicolas.

Leur fille Marguerite, née en 1645, selon les apparences ; Antoine qui a dû naître vers 1647 ; Marie vers 1649 ; Jean-Baptiste vers 1650, ne sont pas non plus inscrits au registre des baptêmes, soit aux Trois-Rivières, soit à Québec. (1)

Jeanne, la fille aînée, se maria, à Québec, le 9 juillet 1652, avec Pierre Boucher, qui demeurait alors aux Trois-Rivières. Le 21 septembre suivant, on lit au registre de cette dernière place que François Crevier (il avait douze ans et quatre mois) fils de la Meslée, est parrain d'un petit sauvage. Ce même François fut tué par les Iroquois dans la commune des Trois-Rivières, le 28 mai 1653.

Le *Journal des Jésuites* constate, à la date du mois d'août 1653 que le sieur de La Meslée venait alors d'être nommé syndic des habitants de la côte ou seigneurie de Notre-Dame-des-Anges, près de Québec. S'il demeurait dans cet endroit depuis quelques années, comme on peut raisonnablement le supposer du fait de son élection au poste de syndic et de l'absence de son nom aux Trois-Rivières, il ne tarda point à retourner dans cette dernière localité puisque, le 22 janvier 1655, Christophe Crevier dit La Meslée y figure comme parrain de Marie Lucas ; le 3 février suivant, même lieu, il est parrain d'un sauvage ; le 3 mars, sa femme y est inscrite à titre de marraine de Pierre Lafond (2) neveu de M. Pierre Boucher. Le 9 mars de cette année, Christophe Crevier concède des Pères Jésuites, de concert avec Jacques Bertaud, Jacques Brisset, (3) Jean Pacault, (4) Pierre Dandonneau (5) et Michel Lemay (6), tous habitants des Trois-Rivières, la plus grande île située dans l'embouchure du Saint-Maurice et qui a emprunté de Crevier le nom de Saint-Christophe qu'elle porte encore aujourd'hui. Crevier racheta bientôt les parts des autres concessionnaires et se trouva en possession de tout ce domaine.

Au mois de juin 1655 le premier registre connu des audiences de la justice des Trois-Rivières s'ouvre par l'affaire Crevier-Laframboise : Jeanne Enard, femme de Christophe Crevier, sieur de la Meslée, demanderesse, comparait contre Marie Sédillot, épouse de Bertrand Fafard dit Laframboise, et exige que cette dernière lui paye la moitié d'un

(1) Sur les seuls registres des Trois-Rivières, j'ai noté plus de cent cinquante omissions semblables.

(2) Pierre Lafond dit Laforce est l'ancêtre maternel de sir Hector Langevin.

(3) Père du co-seigneur de l'île Dupas.

(4) Famille de marchands, qui a fourni, dans notre siècle, des avocats et des hommes politiques.

(5) Père du co-seigneur de l'île Dupas et beau-père de La Vérendrye.

(6) Ancêtre du poète L. P. Lemay.

veau qu'elle allègue avoir gardé et nourri pendant quelques semaines, sur la prière de madame Laframboise, propriétaire de l'animal. Jugement : sera livré, à la mort du dit veau, la proportion de viande qui forme la moitié de l'amélioration qu'il a subie étant sous les soins de madame Crevier. M. Pierre Boucher, gendre de Crevier, était le juge de ce premier procès tenu aux Trois-Rivières. Notons, à cause de la coïncidence, que le dernier procès jugé aux Trois-Rivières sous le régime français, le fut par un Laframboise, descendant direct de Marie Sédillot sus-nommée, et dans lequel procès intervenait un de mes ancêtres. Avec ces bagatelles, on fait de l'histoire.

Le 16 janvier 1656, Christophe Crevier est présent, aux Trois-Rivières, au mariage de Jean-François Desmarest dit Lamothe, (1) habitant du Cap de la Madeleine. Le 10 juillet, même lieu, sa fille Marguerite est marraine de Pierre Pellerin dit Saint-Amand ; le 11 janvier 1657, même lieu, Marguerite est marraine de Marguerite Dandonneau ; (2) le 19 avril, même lieu, Marie, fille de Christophe Crevier est marraine d'un sauvage. Depuis cette époque la famille figure, de mois en mois, au registre des Trois-Rivières.

Le Père Ragueneau, jésuite, faisant les fonctions curiales aux Trois-Rivières, maria, le 14 mai 1657, " Jacques Fournyer, fils de Michel Fournyer et de Michelle Croier, de Paris, avec Marguerite Crevier, fille de Christophe Crevier et de Jeanne Enart, de la paroisse des Trois-Rivières, " en présence de Jean Godefroy de Lintot et de Quentin Moral de Saint-Quentin. Marguerite n'avait guère plus de treize ans, si toutefois elle atteignait cet âge.

Christophe Crevier est cité au *Journal des Jésuites*, le 3 novembre de cette même année, comme ayant conduit des prisonniers iroquois des Trois-Rivières à Québec. C'était à la suite d'une série de combats livrés autour des Trois-Rivières et dans lesquels douze Iroquois avaient été capturés.

M. l'abbé Ferland, ayant vu la note du *Journal des Jésuites* (août 1653) a écrit, en parlant de Christophe Crevier : " Il s'établit d'abord près de Québec et alla ensuite demeurer près des Trois-Rivières. " Il faut dire : " Il s'établit d'abord aux Trois-Rivières (1639) alla ensuite demeurer près de Québec, puis retourna aux Trois-Rivières (1654). "

Les renseignements que j'ai exposés ci-dessus ne laissent aucun doute à cet égard.

J'ai pour principe de me défier des historiens. Voici pourquoi :

(1) Ancêtre de M. Gustave Lamothe, collaborateur de la *Revue Canadienne*.

(2) Celle-ci épousa Jacques Brisset, sieur de Courchène, co-seigneur de l'île Dupas.

D'abord ils n'ont pas vu les choses qu'ils racontent ; ils les ont étudiées comme vous pouvez le faire, en consultant les livres et les manuscrits d'autrefois ; de plus ils se plaisent à répéter, sans les contrôler, les récits des autres historiens. Une erreur qui commence avec Charlevoix, se perpétue dans Faillon, Ferland, ou Garneau, mais elle a beau vieillir, c'est toujours une erreur. Ainsi la note de M. Ferland au sujet de Christophe Crevier a été reproduite au moins dix fois depuis vingt ans—elle est en voie de devenir irréfutable, selon le sens que les lecteurs attachent à ce mot, car nous entendons souvent dire : " Tous les écrivains affirment ceci ou cela, donc c'est vrai. " Ne nous humilions pas jusqu'au point de raisonner de la sorte.

Au cours des articles publiés dans la *Revue Canadienne*, j'ai constamment négligé de dire que je corrige en bien des endroits ceux qui ont écrit avant moi. Cette délicatesse de procédé ne m'a pas porté bonheur. On a cru que, du moment où je ne me trouvais pas d'accord avec tel ou tel historien, je devais m'être trompé. A l'avenir je changerai de système, et l'on verra quel fouillis de faux renseignements renferment la plupart des ouvrages que l'on accepte partout comme infaillibles—j'allais dire les yeux fermés, puisque dans notre pays peu de gens étudient l'histoire.

Reprenons le fil de mes notes sur la famille qui nous occupe.

Le 14 février 1661, aux Trois-Rivières, Christophe Crevier assiste au mariage de Jacques Vaudry.

François Hertel, enlevé des Trois-Rivières et captif au pays des Iroquois en 1661, écrivait le récit des souffrances endurées par ses compagnons d'infortune. Il dit : " Pour le petit Antoine de la Meslée, ce pauvre enfant m'a fait compassion, car il était devenu le valet de ces barbares, et puis ils l'ont tué à la chasse à coups de couteau (1). " Ce petit Antoine devait être l'enfant que j'indique plus haut comme étant né vers 1647.

Marguerite Crevier, mariée, en 1657, avec Jacques Fournier, sieur de la Ville, a eu une carrière assez accidentée et dont les débuts méritent d'être étudiés par les membres de la profession légale. Voici mes renseignements :

Le 14 mars 1658, aux Trois-Rivières, " Monsieur Fournier " est parrain de François Lucas. Le 11 novembre, même année, au Cap de la Madeleine, " Marguerite Crevier " est marraine d'Antoine Baillargeon. Le 24 décembre, même année, aux Trois-Rivières, " Marguerite Crevier, femme du sieur Fournier ", est marraine de Noël LeMaître dit le Picard. Le 18 janvier 1659, aux Trois-Rivières, " Marguerite Crevier " est marraine d'Ignace Boucher de Grosbois. Le 11 avril,

---

(1) *Relation des Jésuites*, 1661, p. 35.



même année, même lieu, "Marguerite Crevier" est marraine de Jeanne Pineau. Le 28 août 1660, au registre des audiences de la Justice des Trois-Rivières, on voit que Jacques Fournier demande et obtient que sa femme lui soit rendue par les parents de celle-ci, savoir : Christophe Crevier sieur de la Meslée et Jeanne Enard.

D'après ce que nous verrons plus loin, la jeune femme, qui pouvait être âgée de seize ans à cette date, retourna avec son mari durant trois mois. L'épreuve n'ayant pas réussi, ils se séparèrent de nouveau.

Le 10 octobre 1661, un contrat du notaire Sévérin Ameau, des Trois-Rivières, marie Michel Gamelin dit Lafontaine, maître chirurgien, avec "Marguerite, veuve de Jacques Fournier, fille de Christophe Crevier et de Jeanne Enard". Il n'y a pas d'acte concernant ce mariage au registre de l'église, mais ceci n'a aucune importance.

Je constate que Marguerite Crevier eut des enfants de Gamelin; qu'elle en eut de son troisième mari, François Renou dit Lachapelle; qu'elle en eut aussi de son quatrième, Pierre Groston dit Saint-Onge.

Jacques Fournier n'était pas mort cependant. Le 10 octobre 1663, devant le Conseil Souverain (1) de Québec, il fut appelé par Charles Aubert de la Chesnaye, marchand, et condamné à payer la somme de cinquante-huit livres tournois. Le 24 du même mois, devant le curé de Québec, eut lieu le mariage de "Jacques Fournier, fils de Michel Fournier et de Michelle Croyer, de Saint-Germain d'Auxerre, avec Hélène Du Figuier, fille de Bernard Du Figuier et de Suzanne Le Sillier de Saint-Barthélemi de Paris". Cinq enfants naquirent de ce mariage, le dernier en 1673, d'après M. l'abbé Tanguay. Le 3 novembre 1663, Jacques Fournier attaque, devant le Conseil Souverain, la "veuve de Christophe Crevier, pour lui faire acquitter la dette de cinquante-huit livres contractée envers Charles Aubert de la Chesnaye, pour marchandises que elle et sa fille auraient achetées sous son nom (Fournier) "dans le temps que la dite fille fut remise avec lui (Fournier) pour trois mois afin de voir si la consommation de leur mariage s'en suivrait". Madame Crevier produisit une quittance générale de Fournier "en conséquence d'une transaction passée entre eux", et les plaideurs furent renvoyés dos à dos. Le 6 mai 1675, Jacques Fournier, sieur de la Ville, comparut par sa femme (dont le nom n'est pas donné) devant le Conseil Souverain, au sujet d'une terre qu'il occupait dans les environs de Québec (voir *Edits et Ordonnances* II. 62.)

Les hommes de lois ne seront pas indifférents à la curieuse situation de Marguerite Crevier et de son ex-époux se mariant chacun de son côté. Au point de vue légal et religieux tout se passa dans l'ordre, si je

---

(1) Les *Jugements* du Conseil Souverain sont en cours de publication; deux volumes ont paru.

juge bien le cas. C'est la seule circonstance de ce genre que j'aie rencontrée dans nos archives.

L'automne de 1661, Pierre Boucher, qui venait de recevoir des lettres de noblesse, partit pour la France avec le dessein de créer un mouvement de colonisation au profit du Canada. Il revit M. Jean de Lauson, l'ancien gouverneur-général, lequel, en sa qualité de tuteur des enfants de son défunt fils, Jean de Lauson, lui accorda (20 avril 1662) une "terre d'une lieue de front au fleuve Saint-Laurent, sur autant de profondeur, avec un quart de lieue dans le fleuve". Il s'agit d'une portion de la Cité, mais l'endroit n'est pas indiqué. Des documents (1) de 1672 à 1678 font connaître que ce fief est celui de Saint-François-des-Prés, autrement dit Saint-François-du-Lac. Boucher n'occupa jamais cette terre; il la passa à son beau-frère Jean Crevier, et non pas son neveu comme plusieurs l'ont dit.

Le 20 novembre 1663, au contrat de mariage de son fils Jean, Christophe Crevier est mentionné comme défunt; (2) il est dit que, de son vivant, il demeurait aux Trois-Rivières et que sa veuve habite le Cap de la Madeleine. (Greffe d'Ameau). Dans cet acte, Jean est appelé sieur de Bellerive; il épouse Marguerite Hertel, seconde fille de sa marraine madame Jacques Hertel. La cérémonie religieuse eut lieu à l'église le 26 novembre et fut célébrée par le Père Lemercier. Etaient témoins: Michel Leneuf du Hérisson, Jean Godefroy de Lintot, Sévérin Ameau. C'est, je crois, la première union contractée entre un garçon et une fille nés tous deux aux Trois-Rivières. Jean fut le seigneur de Saint-François-du-Lac. Ce ménage résida d'abord sur la côte de Champlain.

La même année 1663 se marièrent Nicolas Crevier, avec Louise Le Loure; et Marie Crevier avec Nicolas Gatineau. (3) Les actes constatant ces deux mariages n'ont pas été retrouvés.

Il ne restait plus avec la veuve de Christophe Crevier que Jean-Baptiste, le plus jeune de ses enfants.

Afin de rendre mes explications plus lucides, je continue de placer les faits par ordre de date, sans trop m'inquiéter si les transitions ainsi produites ont ou n'ont pas de cachet littéraire.

Le roi de France abolit la compagnie des Cent-Associés en 1664, reprit en main l'administration de toute la colonie, et fit rentrer dans le domaine public les terres concédées et non encore habitées.

La Cité eut dû entrer alors dans les propriétés de la couronne, car l'immense majorité de ces terres n'avait pas reçu de colons.

(1) *Titres seigneuriaux*, p. 81; *Edits et Ordonnances*, III. 270.

(2) Le jugement du Conseil Souverain du 3 novembre 1663 qualifie sa femme de veuve.

(3) Il a donné son nom à la rivière Gatineau.

M. Pierre Boucher, qui venait de publier son *Histoire Naturelle de la Nouvelle-France* et d'être nommé gouverneur des Trois-Rivières pour la seconde fois, conserva le titre de Saint-François-des-Près, sans y établir d'habitants. Je pense qu'il se promettait de ne point tarder à exécuter les projets de colonisation qu'il avait conçus ; on le verra bientôt à l'œuvre mais dans une autre localité.

Au recensement de 1665, titre Trois-Rivières, (il faut lire " au Cap de la Madeleine ") je vois : " Jeanne Enard, veuve de Christophe Crevier, âgée de 50 ans, Jean-Baptiste Crevier, son fils, 18 ans. "

La même pièce donne un autre ménage : " Nicolas Crevier, 25 ans, habitant ; Louise Le Loutre, 18 ans, sa femme : Marie-Barbe, leur fille, 3 mois. Domestique : Jacques Julien 23 ans ". Marie-Barbe n'est pas inscrite au registre de l'église.

Jean Crevier est oublié dans ce recensement.

L'année suivante, un autre relevé de la population fut fait. On y lit, au Cap, " Jeanne Enard, 45 ans ; 9 bêtes-à-cornes, 50 arpents de terre en valeur ; Jean-Baptiste, son fils, 16 ans. Domestique : Jean-François... 22 ans. " Et plus loin : " Jean Crevier, 25 ans ; 6 bêtes-à-cornes, 13 arpents en valeur. Marguerite Hertel, sa femme, 18 ans. "—" Michel (1) Crevier, 22 ans ; Louise Le Loutre, sa femme, 19 ans, 5 arpents de terre en valeur. "

Les contradictions entre les âges cités dans ces deux relevés ne doivent surprendre personne. Tous les recensements sont sujets à de telles inexactitudes.

Dès l'arrivée du régiment de Carignan (1665) le capitaine Pierre de Saurel fut chargé d'ériger un poste militaire à la place où avait été le fort Richelieu, brûlé l'automne de 1646 par les Iroquois après le départ de sa petite garnison. Sur une carte sans date mais qui doit être de 1666, et marquée " Plan du fort de Richelieu ", la contrée environnante montre la " rivière Ouabmasca ", la " rivière St-François " avec une grande île en face, et plus loin la " rivière Tardif ". L'ancienne appellation de Richelieu était encore adoptée pour désigner le nouveau fort, qui prit par la suite le nom de Sorel. (2)

La " rivière Tardif " est le principal chenal (celui de droite) du delta de la rivière Saint-François ; elle porte de nos jours le nom de chenal Tardif. On l'appelle aussi Troisième rivière et Chenal en Avant. Il est situé à cinq lieues de Sorel. Son nom doit avoir été emprunté à Olivier Le Tardif, interprète, traiteur, commis-général des

(1) C'est Nicolas. Au baptême de Joseph Aubuchon, Trois-Rivières, 13 février 1659, " Jérôme " Crevier est parrain. Je pense qu'il faut lire " Nicolas " encore cette fois.

(2) C'est entre 1675 et 1679 que le nom de M. de Saurel remplaça celui de Richelieu.

Cent-Associés qui, de 1640 à 1665, figurait dans le commerce de pelleterie sur le Saint-Laurent. Jean Nicolet, beau-frère de Le Tardif, a laissé son nom à la rivière Nicolet.

Au lieu d'entreprendre le défrichement de Saint-François-des-Prés, M. Pierre Boucher céda cette seigneurie à Jean Crevier et, en 1668, il alla se fixer au lieu qui prit le nom de Boucherville, réservant aussi un fief tout à côté du sien, qu'il destina à son gendre M. de Varennes. Je remarque que ces deux terres formaient partie de la Citière, mais que le titre en fut accordé à Boucher et de Varennes au nom du roi. M. de Lauson, père, était alors décédé. Il fallut attendre encore près de dix ans pour qu'une dernière ordonnance abolit tout à fait les droits des Lauson sur la Citière.

D'après une sentence du Conseil Souverain de Québec, du 18 juillet 1667, Jean Crevier aurait servi d'interprète à Gilbert Martin, sieur de Rochepau, qui traitait avec les Sauvages dans le district de Montréal. Ceci me porte à croire que Crevier avait des intérêts quelque part entre les Trois-Rivières et Montréal, probablement vers le lac Saint-Pierre—à Saint-François peut-être.

Ses frères, Nicolas et Jean-Baptiste, traitaient de l'eau-de-vie aux Sauvages qui fréquentaient le Cap de la Madeleine, à la même date. (1)

Au registre des Audiences des Trois-Rivières en 1667, "Nicolas Crevier sieur de Bellerive, habitant du Cap de la Madeleine," est cité comme traiteur en pelleteries. Les Crevier-Bellerive sont ses descendants.

Jean-Baptiste, son plus jeune frère, a formé la branche des Crevier-Duvernay; il est l'ancêtre de Ludger Duvernay, fondateur de la société Saint-Jean-Baptiste.

Jean est l'auteur des Crevier-Saint-François, bien que son acte de mariage le nomme Bellerive et que M. l'abbé Tanguay l'appelle Duvernay. Jean reçut, en 1664, une part des propriétés de feu Jacques Hertel, père de sa femme, aux Trois-Rivières et au Cap de la Madeleine; c'est ainsi que nous le voyons avec François Hertel et Louis Pinard, ses beaux-frères, seigneur du fief de l'Arbre-à-la-Croix, dans le Cap de la Madeleine.

Jeanne Enart, veuve de Christophe Crevier, avait placé de l'argent dans la traite de pelleterie des Outaouais vers 1670 et 1672; c'est la dernière trace de cette femme que j'aie pu découvrir. En 1673, un Procès (2) qui eut lieu entre Pierre Boucher de Grosbois et "Jean Crevier sieur de Saint-François", parle de la succession de Christophe Crevier en termes qui font supposer le décès de Jeanne Enart.

BENJAMIN SULTE.

(A continuer.)

(1) Voir *Jugements et Délibérations* du Conseil Souverain, I, 408, 423.

(2) *Jugements* du Conseil Souverain, I, 783, 789.

## ANTOINE GERIN-LAJOIE ET JEAN RIVARD (1)

---

Au fond d'un val, sous les ombrages,  
Un voyageur s'en va marchant ;  
Une voix perce les feuillages,  
C'est un air du pays, un doux et triste chant.

BENJAMIN SULTE.

Le touriste qui fuit la cité, à la belle saison, pour respirer la brise fortifiante des montagnes, ou contempler de près, les délicieuses coquetteries, les fresques verdoyantes, dont la nature se plaît à enjoliver les riants villages, aux blanches maisonnettes, qui se mirent dans le bleu St. Laurent, n'a pas été sans entendre, le soir sur le fleuve, le jour sous l'ombrage, une complainte bien connue, souvent répétée, mais qu'on entend toujours avec la plus vive émotion.

Mélancolique et touchante, cette naïve ballade qui mêle sans cesse ses notes émouvantes aux murmures des flots et aux frizelis des feuillages, ne se distingue ni par ses mots à effet, ni par ses quatrains ronnants et sonores, ni par son respect pour l'alternation des rimes masculines et féminines. Elle jouit pourtant d'une vogue incontestable, d'une popularité toujours croissante, entièrement due à son admirable simplicité, à son patriotisme entraînant, à son origine essentiellement canadienne et surtout à la fidélité avec laquelle elle répond à nos plus nobles aspirations : en nous unissant par la pensée, à ceux de nos compatriotes, que la fatalité éloigne du pays et en ravivant chez ces derniers l'amour, le souvenir d'une patrie, qu'ils ne peuvent jamais se résigner à oublier. En un mot, cette ballade a su remuer les cœurs et, c'est là, la meilleure explication de son immense succès.

Mais quel est ce chant que les échos redisent à l'unisson, sur le sol canadien comme sur le sol étranger ; quel est celui qui le premier, a fait rendre à sa lyre ces frémissements suaves et tristes, ces doux accords qui résonnent partout : au Canada comme en Europe, dans les sombres défilés des Montagnes Rocheuses comme sous les verts palmiers qui couronnent les rives du Nil ?

Cette complainte que vous devinez depuis longtemps ; ce chant

---

(1) Conférence donnée à l'Union Catholique de Montréal, le 1er novembre 1885.

favori des canotiers du grand fleuve ; cet hymne patriotique que l'on fredonne sans cesse en guidant son esquif loin du rivage, c'est : le *Canadien errant*, entonné pour la première fois, par Antoine Gérin-Lajoie, sous le bocage avoisinant le Séminaire de Nicolet :

Si tu vois mon pays,  
 Mon pays malheureux,  
 Va dire à mes amis  
 Que je me souviens d'eux.

O jour si pleins d'apas,  
 Vous êtes disparus . . . . .  
 Et mon pays, hélas !  
 Je ne le verrai plus,

Non, mais en expirant  
 O mon cher Canada !  
 Mon regard languissant  
 Vers toi se portera

Ainsi chantait à 14 ans, celui dont nous allons, au moyen de quelques notes biographiques, résumer succinctement la carrière, osant en même temps soumettre, à une analyse bien imparfaite, les pages mémorables dont il a enrichi notre littérature en écrivant *Jean Rivard* : œuvre patriotique qui vivra, tant qu'il y aura place pour la colonisation au Canada et qui, même à cette époque, restera encore pour prodiguer à la postérité, les conseils les plus sages et les plus pratiques en fait d'économie.

#### I.

Antoine Gérin-Lajoie naquit à Ste-Anne d'Yamachiche, le 4 août 1824. La période de l'enfance terminée, il entra au Séminaire de Nicolet, où il se fit bientôt remarquer par sa modestie, par sa réserve et surtout par ses talents littéraires qui lui valurent d'éclatants succès.

Il avait à peine entonné le chant du *Canadien errant*, qu'il s'élançait sans avoir l'air de s'en douter, dans l'arène épique, à la recherche des lauriers de la tragédie, tout comme dans les temps antiques, Jason s'embarquait sur l'*Argo*, pour conquérir la Toison d'or, et, chose rare dans les annales de nos institutions canadiennes, n'étant encore que rhétoricien, il composa un drame : *le jeune Latour*, qui eût les honneurs de la représentation, sur la scène même du Séminaire de Nicolet et fut vivement applaudi.

M. J. G. Barthe qui assistait à cette représentation, n'a pas voulu laisser passer ce triomphe de collégien inaperçu, mais l'a pieusement

consigné dans son dernier ouvrage : *Les Souvenirs d'un demi-siècle*, en y rappelant ses impressions d'autrefois sur celui qui avait prouvé alors à ses aînés, ces vers du poète :

Je suis jeune, il est vrai, mais aux âmes bien nées  
La valeur n'attend pas le nombre des années.

“ Deux feux sacrés, dit l'auteur du *Canada reconquis*, couvaient dans cette âme voilée aux yeux des profanes, celui du patriotisme et de la poésie, à l'âge ou d'ordinaire, on ne connaît que celui de l'effervescence de la jeunesse. Aussi, ce coup d'essai avait-il eu un succès fou, dans l'immense assistance, et, comme on dit au théâtre, avait été à l'emporte-pièce ; car on se demandait comment à cet âge, ce collégien encore imberbe avait bien pu deviner les plus secrets ressorts du cœur humain, au point de les mettre ainsi en action et avec un si grand succès d'exécution et de mise en scène, et sur un théâtre si peu fait, ce semble, pour qu'il osât l'y risquer tout d'une pièce... J'avais fait partie de l'assistance, j'en étais sorti ravi d'admiration pour le jeune auteur et je ne soupirais plus qu'après le moment de me voir au Cap Sable, où s'était déroulé cet événement tragique à l'extrême, qui allait jeter aux quatre vents du ciel, les restes de la puissance française, dans cette partie de l'Amérique.”

M. J. G. Barthe, n'était pas seul à encourager le jeune aiglon, dans son premier essor vers les hauteurs de la tragédie ; il y avait en outre une assistance nombreuse, présidée par un archevêque et, quand le jeune Latour, le héros principal du drame, parut sur la scène et chanta :

Qu'un autre chante sa folie  
Et les attrait de son Iris,  
Moi, je chanterai ma patrie,  
Elle seule aura mes souris ;

Pour elle, autrefois dans les plaines  
Nos aïeux ont versé leur sang !  
Ils ont su repousser les chaînes  
Moi, je veux soutenir mon rang ;

Et si mon pays me réclame  
Je saurai périr à mon tour,  
Car j'aime, tu le sais, mon âme  
Le sol, où j'ai reçu le jour !

Il y eût des cris admiratifs, des applaudissements

..... que l'écho  
Répéta mille fois, dans un long trémolo

Sans doute, le drame de Gérin-Lajoie n'était pas parfait, mais il y avait du talent, de l'enthousiasme, de la passion même et, en songeant aux dix-huit ans de l'auteur on oubliait bien vite les défauts de son œuvre pour n'en admirer que les beautés.

Enfin l'heure de la liberté sonne pour le jeune tragique. Désormais, il pourra rimer à son aise et cueillir sur une scène plus vaste, de nouvelles couronnes ; il dit donc adieu à son *Alma Mater*, aux vieux pins dont il avait si souvent admiré les touffes de vertes aiguilles, au bocage où vont encore s'inspirer les jeunes académiciens, membre de la société littéraire dont Gérin-Lajoie dota son collège en 1842. Plus de murs sombres, plus de cloche matinale, plus de ceinture verte, plus de redingote aux blanches nervures, mais comme dit le poète :

Un gai soleil et des oiseaux !

Confiant en son étoile littéraire, le gousset peu garni.—Lamartine n'était guère plus riche, à vingt ans.—Gérin-Lajoie arrive à Montréal, rêvant comme beaucoup d'autres, à consacrer son talent, sa parole et ses connaissances : à la défense de la veuve et de l'orphelin. Le journalisme l'attirant aussi, il s'adresse d'abord à J. G. Barthe, qui venait de succéder à Boucher Belleville, comme rédacteur de l'*Aurore des Canadas*.

L'auteur des *Souvenirs*, crut à une entente avec celui qu'il avait si vivement applaudi jadis, néanmoins, Gérin-Lajoie ne vint pas au bureau de rédaction le lendemain ; en quête d'une position sociale quelconque, il était parti pour New-York. Arrivé dans la grande cité américaine, ses belles espérances s'évanouirent bientôt, car "chaque fois qu'en allant de par la ville, dit J. G. Barthe, au milieu de cette foule affairée, emportée comme un torrent, et qu'il avait le malheur d'ouvrir la bouche pour débiter son anglais de collègue, ses interlocuteurs, après l'avoir toisé des pieds à la tête (et il n'y en avait pas bien long, car, à peine le nouveau Jérôme Paturot avait-il cinq pieds de hauteur) qu'ils l'écartaient comme un Ostrogoth." Bref il ne trouva rien et, malade, découragé, sans ressources, il revint au pays, grâce à la générosité d'un compatriote, pour devenir d'abord correcteur d'épreuves au bureau de *La Minerve*, puis montant en grade, essayer successivement les faits divers et le premier article. Ces diverses fonctions étaient loin de conduire notre homme à la découverte des trésors de Crésus, car, les propriétaires du journal faisaient souvent la sourde oreille et oubliaient de donner à Gérin-Lajoie, le maigre salaire qui lui était si justement dû. Il observait alors un véritable régime de carême, jeûnant souvent et ne regagnant les bureaux de rédaction que par des rues détournées, croyant que tout le monde lisait sur sa figure : les an-



goisses de son estomac ou la vétusté de ses habits. Les lettres de Gustave Charmenil à Jean Rivard, défricheur, sont une reproduction exacte, une peinture frappante de ce que l'auteur du *jeune Latour* eût à essayer, en fait d'épreuves et de déboires. On dirait que Gérin-Lajoie s'est peint lui-même dans ces lettres qui sont encore de la plus haute actualité.

Il devient enfin premier rédacteur de *La Minerve*. Cette position n'était pas une mine mais c'était un premier pas dans le sentier de la prospérité. Son talent de polémiste le plaça bientôt au premier rang, parmi les journalistes de l'époque et sa plume vigoureuse défendit longtemps M. Lafontaine, dont il était l'un des plus zélés admirateurs.

Gérin-Lajoie, contribua beaucoup dans l'intervalle, à la prospérité de l'*Institut Canadien*, dont il avait été l'un des fondateurs, par la lecture de ses essais aux séances du jeudi et par la part active qu'il prit aux discussions et aux délibérations de cette société. Il eût même l'honneur de la présider, dans un temps où elle n'avait pas encore abandonné le droit sentier que lui avait tracé ses fondateurs.

Dégouté du journalisme militant et rêvant plus que jamais à l'étude, sa passion favorite, Gérin-Lajoie quitta en 1852 son poste de premier rédacteur à *La Minerve* pour se livrer à la pratique de sa profession.

Plus tard, il accepta la position de secrétaire des arbitres provinciaux, puis celle de traducteur à la Chambre d'assemblée et enfin celle d'assistant bibliothécaire à la Chambre des Communes, position qu'il garda jusqu'en 1880.

" Il y a deux parts dans la vie de Gérin-Lajoie, dit un biographe. L'homme d'hier n'était pas l'homme d'autrefois.

" Autrefois c'était le poète, avec ses rêveries, avec ses chansons, avec ses enthousiasmes ; c'était le journaliste, le polémiste qui écrivait l'article militant, chargé à mitraille, qui haranguait les électeurs sur la place publique.

" Hier, c'était l'homme de cabinet, calme, silencieux, méditatif, un livre de philosophie ou d'économie politique à la main, cherchant quelque nouveau moyen d'amener le progrès et le bonheur parmi les hommes ; ou mieux encore, c'était le père de famille, heureux au foyer domestique, entouré de sa femme et de ses enfants, ayant toujours sur les lèvres une bonne et utile leçon, un conseil sage, un service à proposer pour faire plaisir à un ami."

Gérin-Lajoie est peu connu comme bibliothécaire. Il mériterait pourtant de l'être à plus d'un titre. Bien peu peuvent se flatter de s'être acquitté mieux que lui des devoirs d'une charge qui demande autant de tact que de connaissances. L'un de ses successeurs à ce poste, M. A. D. Decelles apprécie son habileté comme tel, dans ces termes élogieux :

“ Il comprit bien vite qu'un bibliothécaire n'est pas, comme certains gens ont encore ici la naïveté de le croire, une espèce d'automate qui connaît la place des livres sur les rayons, ni non plus un homme qui concentre son attention sur une des parties de la science à l'exclusion des autres. Non, M. Lajoie vit clair du premier coup d'œil qu'il jeta autour de lui. Il vit l'immensité des connaissances qu'il fallait acquérir pour devenir un bibliothécaire et il eût la noble ambition de prétendre à l'universalité de la science, dans la mesure de ce que peut embrasser l'esprit humain. En quelques années, il put mettre au service du parlement, au service des centaines de personnes qui de tous les points du pays, le consultaient, une science qui n'était jamais en défaut et une complaisance que rien ne rebutait. Il était savant et bon comme un bénédictin.”

Un autre se serait contenté de ces vastes connaissances qu'un grand nombre de bibliothécaires ne soupçonnent même pas, mais, Gérin Lajoie, n'était point satisfait. Son désir irrésistible de faire profiter ses semblables de la science qu'il avait puisée dans les livres, par l'étude et par la réflexion, lui fit entreprendre une œuvre colossale. Il parcourut page par page, volume par volume, rayon par rayon l'immense bibliothèque du Parlement et réussit à faire paraître en 1857 un volume de 1700 pages, le grand catalogue raisonné de la Bibliothèque fédérale.

D'une humilité proverbiale, Gérin-Lajoie ne pouvait souffrir la vue d'un de ses ouvrages dans une main amie, ni entendre la moindre citation de ses œuvres sans s'esquiver. Il ne s'oublia qu'une fois dans une rue peu bruyante des Trois-Rivières. Il avait cru entendre dans les airs un refrain familier. C'était une fraîche voix de jeune fille qui redisait dans une mansarde la complainte du “ *Canadien errant*.” Il s'arrêta à l'angle de la rue et se permit d'écouter les trilles harmonieux de la fauvette de la mansarde. N'était-ce pas là une jouissance bien digne d'envie et le plus humble des bardes n'en eût-il pas fait autant ?

L'auteur de *Jean Rivard* eût un jour une idée d'artiste. Infatigable dans la recherche des vieilles légendes canadiennes et des intérieurs champêtres, il songea à adopter un procédé bien connu des acteurs, des peintres et des romanciers de la grande cité parisienne.

Pour mieux personnifier le rôle qu'ils rempliraient sur la scène ; pour mieux reproduire sur la toile, les couleurs locales d'un tableau de mœurs contemporaines ; pour mieux décrire dans une page de roman à sensation, le dernier souffle d'un malheureux duelliste à l'agonie ; ces célébrités du théâtre, de la peinture et de la fiction ne se gêneront nullement de revêtir le premier affublement venu, la blouse de l'ouvrier comme l'accoutrement antique du gentilhomme ruiné ; de se perdre dans de sombres carrefours et de parcourir les vastes salles des hôpi-

taux, afin d'assurer à leur personne, à leur pinceau et à leur plume : la pose, la touche et l'expression du réalisme le plus pur.

Gérin-Lajoie songea à un travestissement presque identique mais, avec de plus nobles intentions, hâtons-nous de le dire.

On rencontre souvent dans nos campagnes un petit homme, portant lunettes, fier de son habit râpé et de sa besace légendaire de moules et de lingots de plomb ou d'étain. C'est le fondeur de cuillères. Il est admis partout, et partout on lui permet de contempler au travers du verre de son binocle, l'étain grisâtre qui se fond sur la flamme en un liquide d'argent puis s'écoule en filets brillants dans les moules préparés et se transforme en un ustensile bombé et reluisant. C'est l'industrie à laquelle Gérin-Lajoie, rêva durant quelques jours, mais, pour l'écrivain, les minuties du métier n'auraient été que secondaires ; l'intérêt principal se serait concentré sur l'entourage : un intérieur franchement canadien. Quelles belles scènes, un observateur comme Gérin Lajoie nous aurait fait admirer, quelles naïves légendes son talent de conteur nous aurait transmises de la bouche même de l'aïeul, racontant à la veillée : ses impressions de jeunesse, ses souvenirs d'autrefois ! La vie paisible de la campagne n'aurait pas eu de secrets pour l'auteur de *Jean Rivard*, mais ce projet comme beaucoup d'autres :

....du monde où les plus belle choses  
Ont le pire destin,

ne fut pas exécuté. On y a peut-être perdu beaucoup mais, consolons-nous en songeant que les peintures trop exactes, trop réalistes, ravissent souvent au paysage l'auréole qui illumine sa beauté, en lui enlevant son charme principal : le prisme poétique.

Gérin-Lajoie fut aussi l'un des fondateurs et des directeurs des *Soirées Canadiennes* et du *Foyer Canadien* : revues qui se partagèrent la publication de son œuvre principale : *Jean Rivard*, que *Le Monde*, de Paris, ne tarda pas à reproduire.

C'est le 4 août 1882, jour anniversaire de sa naissance, que mourut à Ottawa, cet écrivain que tous regrettent, ce patriote dont le nom passera à la postérité avec une réputation intacte, car, si quelqu'un a souillé sa plume, ce n'est pas lui ; chrétien fervent, il n'a jamais eu honte de proclamer hautement ses croyances religieuses.

Quand les principaux personnages d'une œuvre d'imagination proclament la sublimité de la loi divine ; quand un Jean Rivard ne craint point de lire *l'Imitation de Jésus-Christ*, au sein même de la forêt ; quand plus tard au faite des honneurs, ce héros défricheur ne fait rien en matière religieuse sans consulter préalablement l'autorité ecclésiastique : on peut s'écrier avec raison que l'auteur d'un tel ouvrage est un véritable croyant.

Antoine Gérin-Lajoie a donc consacré toute sa vie au culte de la plus noble de nos devises :

Religion, Famille et Patrie (1)

et l'on peut dire de ses œuvres, qu'elles se résument dans cette strophe bien connue :

Tous les jours, l'Europe se vante,  
Des chefs-d'œuvres de ses auteurs  
Comme elle, ce pays enfante  
Journaux, poètes, orateurs ;  
En vain le préjugé nous crie :  
Cédez le pas au monde ancien ;  
Moi, je préfère ma patrie,  
Avant tout, je suis canadien !

CHS. M. DUCHARME.

---

(1) Ceux qui désireraient connaître plus intimement M. A. Gérin-Lajoie, peuvent lire avec fruit, la biographie de ce dernier par M. l'abbé H.R. Casgrain (*Œuvres complètes*, Tome II, *Biographies Canadiennes* page 431, ed. 1885). Cette biographie la plus complète jusqu'ici, offre au lecteur l'insigne avantage de pouvoir parcourir une grande partie des *Mémoires* de Gérin-Lajoie. (C. M. D). •

(A continuer).

# LE LABRADOR

PAR M. J. U. GREGORY

*Député du Département de la Marine à Québec,*

*Traduit par M. ALPHONSE GAGNON.*

---

M. Gregory ayant donné cet hiver quelques conférences très goûtées par un public intelligent, nous avons eu la curiosité de lire les récits de voyages, qui ont formé le sujet de ses conférences, et nous les avons en effet trouvés intéressants sous plus d'un rapport.

M. Gregory, qui est à la tête d'un département important à Québec, celui de la Marine et des Pêcheries, a eu occasion par la nature même de sa charge, de voyager, de remarquer et d'étudier une foule de choses se rattachant aux questions de pêche; et sans prétendre aucunement au titre d'écrivain, il possède le don de narrer avec avantage et d'intéresser son auditoire; de plus, il aime le *sport*, et plus d'un malheureux poisson a vu finir ses jours aux appâts perfides qu'il leur a tendus, et il faut voir la quantité d'oiseaux de tout plumage, dont se compose son musée, et qui, dans un jour néfaste, ont eu la malencontreuse idée de se laisser voir par l'adroit chasseur.

Nous avons cru faire plaisir aux lecteurs de la *Revue Canadienne*, en traduisant ces récits de voyage, et en leur fournissant l'occasion de les lire, par leur publication dans cette intéressante revue.

Nous commençons aujourd'hui par la traduction de l'écrit suivant, intitulé: "Le Labrador." Plus tard nous offrirons d'autres sujets du même genre, mais différents quand aux lieux et descriptions. Si le texte original perd quelque peu de sa valeur, il ne faudra s'en prendre qu'au traducteur, car il est toujours difficile de rendre d'une manière exacte, dans une langue qui n'est pas la sienne, les pensées d'un auteur et le génie de sa propre langue.

## LE LABRADOR

ESQUISSE SUR LES MŒURS ET HABITUDES DES HABITANTS DU LABRADOR.

En juillet 1872, mes devoirs officiels m'obligèrent à visiter la côte du Labrador, en bas de la Pointe des Monts.

Le steamer *Druid*, à bord duquel je fis heureusement le voyage, atteignit la rade peu spacieuse, mais coquette, près de l'île aux Œufs, où il jeta l'ancre. Des manœuvres, amenés pour cette fin, réparèrent le phare et d'autres dépendances de cette station.

Prévoyant que les travaux à exécuter nous retiendraient à cet endroit deux ou trois jours, j'organisai une partie de pêche ; à environ six milles de là, il y avait une rivière que l'on disait contenir du saumon. Je pris place dans la chaloupe du steamer avec le capitaine et quatre hommes, bien pourvus de lignes, de mouches, de tentes et de provisions pour un campement d'une couple de jours.

Durant le trajet, nous longeâmes le rivage où l'on pouvait apercevoir un grand nombre de veaux marins étendus ça et là, au soleil, sur les rochers découverts, à marée basse. Dès que nous les approchions, ils se hâtaient de quitter leur endroit de repos pour plonger à l'eau, puis revenir à la surface, et nous regarder avec étonnement, s'offrant ainsi parfois comme cible à nos carabines, malheureusement pour nous, ils disparaissaient aussitôt que blessés, de sorte qu'il nous fût impossible d'en capturer un seul. Le lendemain, cependant, un pêcheur de l'endroit en sauva trois qu'il trouva à fleur d'eau, lorsque la marée était au plus bas. A l'entrée de la petite rivière Trinité, nous aperçûmes sur la lisière du bois une cabane de pêcheurs et un arpent environ de terre en culture, promettant une belle récolte de patates : ce qui était considéré comme un grand luxe pour le propriétaire.

En débarquant sur le rivage, vis-à-vis de la cabane, un homme grand et bien fait nous aborda en nous saluant dans la langue de son pays, la France. En réponse à nos questions il nous dit que l'on pourrait pêcher le saumon à 9 milles en amont de la rivière, au pied des rapides qu'il y avait là. Nous primes à notre service, en qualité de guide, cet homme qui s'appelait Gitony, et il nous conduisit à l'endroit indiqué que nous atteignîmes après une marche fatigante à travers un sentier difficile.

Pendant deux heures nous jetâmes en vain le filet, mais pas un seul saumon ne vint mordre à l'appât. Il est vrai que plusieurs belles truites nous dédommagèrent quelque peu, mais de saumon, on n'en vit pas l'ombre, nonobstant tout notre savoir-faire pour l'attirer. Il fut décidé que nous retournerions sur nos pas pour regagner le vapeur, mais au moment où chacun se chargeait de son fardeau et allait s'engager dans le sentier, nous entendîmes un clapotement sur l'eau, et un magnifique saumon de disparaître. Ceci consola un peu notre guide, qui, jusqu'alors avait paru bien mortifié de notre insuccès et de notre apparente incrédulité au sujet de ses affirmations sur l'existence du saumon dans cette rivière ; quoique maintenant convaincus du contraire, nous continuâmes cependant notre chemin, et atteignîmes notre chaloupe, harassés de

fatigue, après une marche de 14 milles ; celle-ci, heureusement, avait été mise en un lieu sûr, car un grand vent s'était élevé, et les vagues roulaient sur la plage avec une telle violence qu'il nous fut impossible de la relancer. Nous fûmes contraints d'accepter l'hospitalité de notre guide pour la nuit, et de partager avec lui et sa femme son logis composé d'une seule pièce.

Madame Gitony nous prépara bientôt à même nos provisions, un souper, qui fut pris de grand cœur, puis on alluma la pipe, et chacun commença à raconter ses aventures : histoire de tuer le temps.

Comme notre hôtesse ne prenait pas part à la conversation, je regardai de côté et l'aperçus à travers l'épais nuage de fumée qui remplissait la chambre, assise dans un coin, fumant aussi tranquillement sa pipe. Je la priai de s'approcher, et de me dire comment elle passait son temps sur la côte du Labrador ; je plaçai en même temps près de moi un escabeau à trois pieds, pour qu'elle vint s'y asseoir. Elle acquiesça à ma demande, et après quelques instants de conversation, je remarquai qu'elle était très intelligente, possédant même une bonne éducation pour une personne de sa condition. J'eus la curiosité de la questionner sur sa vie passée, en autant que les circonstances pouvaient le permettre. Elle était d'ailleurs d'une nature très expansive, et me dit que, née à Québec d'une famille respectable et à l'aise, elle avait reçu son éducation dans un couvent avec l'intention d'embrasser la vie monastique. Une maladie qui la rendit incapable de mettre ce projet à exécution, l'obligea, d'après l'avis du médecin, de faire un voyage sur mer, ou à résider dans quelque place d'eau, comme étant le seul remède pouvant la guérir. Son oncle, propriétaire d'une goëlette faisant le cabotage entre le Labrador et Québec, lui fournit l'occasion de faire le voyage désiré. Ils quittèrent Québec tard dans l'été, en destination du détroit de Belle-Isle, et firent naufrage près de la Pointe aux Esquimaux où ils faillirent périr. Elle fut bien traitée cependant par les habitants de l'endroit où elle passa l'hiver, et recouvra complètement la santé. Ce fut là aussi qu'elle fit la connaissance de Gitony, français d'origine et tonnelier de son état, qui était venu de St. Malo, dans l'espérance de faire fortune, en fabriquant des quarts pour les pêcheurs canadiens. Si ses espérances de bien-être furent déçues, il se dédommagea en gagnant le cœur de celle qui avait d'abord voulu se faire religieuse et qui devint son épouse.

C'est alors que commença pour elle une existence qu'elle n'aurait jamais pu imaginer.

Peu de temps après son mariage, Gitony construisit une barque, et fit voile avec sa jeune femme pour l'île d'Anticosti, ayant eu soin de se munir de provisions et d'engins de chasse. Une cabane fut élevée dans l'endroit le plus isolé de l'île, et Gitony se fit trappeur, laissant

parfois sa femme au logis pendant des jours et des semaines, avec un gros chien de Terre-neuve pour seul compagnon ; son plus proche voisin demeurant à une distance de 20 milles.

Il serait difficile d'imaginer une existence plus solitaire, plus dépourvue de tout agrément, surtout pour une femme dont l'éducation première n'avait pas été de nature à la familiariser aisément avec ce genre de vie.

Munie d'un simple fusil, et d'abondantes munitions, elle devint bientôt une chasseuse émérite. Durant une saison elle tua cinq ours noirs et un grand nombre d'oies et de canards sauvages. Enfin, il n'y avait rien de si touchant que la description qu'elle me fit de sa profonde solitude, des découragements qui s'emparaient d'elle parfois, et des misères qu'elle eût à subir.

Par exemple, un hiver, par un froid des plus rigoureux, étant seule, sa cabane fut détruite par le feu. Elle réussit à sauver son fusil, ses munitions, un peu de farine et quelques hardes, tout le reste devint la proie des flammes. Elle se confectionna un habillement d'homme avec de vieilles voiles de bateau, qu'elle doubla avec ses propres vêtements, et passa ainsi six semaines dans une hutte qu'elle se construisit de troncs d'arbres, coupés aux alentours, ayant eu soin d'en boucher les fentes pour mieux se garantir des intempéries de la saison.

Au retour de son mari, ils se mirent à travailler et érigèrent une nouvelle cabane. L'été suivant, durant une autre absence de son mari, elle aperçut en face de l'île, une goëlette de pêche américaine. Après un va-et-vient de plusieurs heures, la goëlette fit mine de jeter l'ancre et de débarquer une partie de son équipage avec l'intention évidente de visiter la cabane. Craignant pour son honneur et sa sûreté, vu qu'elle était seule, elle saisit une paire de ciseaux, se coupa les cheveux, s'affubla de quelques vieux habits dont son mari se servait pour la pêche, se noircit la figure de façon à lui donner l'apparence d'une barbe naissante, et attendit tranquillement l'arrivée de ses visiteurs. Ceux-ci ne tardèrent pas à paraître, emportant avec eux une cruche de whiskey, des cartes et des provisions. Ne sachant parler l'anglais, elle leur fit comprendre par signes qu'ils étaient les bienvenus, et toute cette après-midi jusqu'au lendemain soir, elle fût obligée de boire, fumer, de jouer aux cartes et de tenir compagnie à ces gens grossiers.

Cependant, elle se tira d'embarras assez bien pour ne pas donner l'éveil au moindre soupçon, et ils se séparèrent les meilleurs amis du monde, tout en remerciant Dieu de l'avoir délivrée de ces importuns. Elle passa ainsi plusieurs années de sa vie, années telles qu'il est donné à bien peu de femmes d'en connaître de semblables.

Enfin Gitony décida de se transporter sur la Côte Nord où je le rencontrai. Sa femme lui avait souvent demandé de venir demeurer à



Québec, mais cela n'entraînait pas dans ses goûts. Une fois elle s'enfuit, tandis qu'il était absent, avec l'intention de lui faire dire aussitôt après son arrivée à Québec, de venir la rejoindre. C'était le seul procédé qu'elle connut pouvant l'induire à abandonner ces plages désertes. Mais lui, arrivant cette fois plus tôt qu'il n'était attendu, suivit sa piste sur le sable du rivage et la rencontra sur le chemin conduisant à une localité, où elle espérait trouver une goëlette qui la ramènerait au milieu de la civilisation qu'elle souhaitait tant de revoir et revint avec elle au logis.

Ma présence parut lui donner un nouveau courage, et je conseillai fortement son mari de monter à Québec où je lui procurerais de l'ouvrage. Il vint l'été suivant, et trouva bientôt de l'emploi comme tonnelier, mais après un séjour de quelques mois en ville, madame Gitony tomba de nouveau malade, et j'appris avec surprise qu'elle était retournée au Labrador.

Un an venait de s'écouler après ces événements, lorsqu'un jour une femme, habillée de deuil se présenta à mon bureau. Je reconnus madame Gitony, mais cette fois, elle était veuve. Elle me dit qu'après leur retour au Labrador, son mari et elle s'étaient avancés jusqu'au sein de la forêt avec des provisions, dans le but de chasser durant l'hiver. Ils avaient avec eux deux chiens et un "commetic" ou traîneau pour transporter leur équipement. Mais à peine avaient-ils atteint leur destination que son mari fut frappé de paralysie et mourut dans ses bras. Peut-on se représenter une position plus horrible ? Seule dans la forêt, à cent milles de son habitation, avec le cadavre de son mari. Elle faillit en perdre la raison ; mais reprenant tout son courage, elle enveloppa le cadavre, qu'elle ficela, sur un traîneau, et arriva ainsi à travers les bois, après une marche des plus pénibles, à une cabane de pêcheurs où elle enterra son mari ; puis, monta à Québec avec l'intention de ne plus jamais retourner au Labrador. Enfin, il n'y a pas bien longtemps j'étais étonné d'apprendre que, quoique maintenant âgée d'au-delà de quarante ans, elle avait épousé un autre pêcheur, et repris sur ces côtes arides, le genre de vie qu'elle redoutait tant autrefois, et qu'aujourd'hui elle préfère évidemment à tout autre.

Il est des personnes qui deviennent tellement éprises de la vie sauvage et libre des bois, que, malgré ses fatigues, ses privations, ses luttes contre la faim, qu'un séjour de quelques mois dans une grande ville leur devient ennuyeux au point qu'elles aspirent bientôt à reprendre leur première occupation, ce qui arrive fréquemment.

J'ai connu un homme d'éducation, né et élevé près de Québec, autrefois marchand, et marié à une femme possédant aussi une bonne éducation. Après avoir accepté un emploi comme gardien d'un phare sur l'Île d'Anticosti, il obtint plus tard par influence de parenté, une

situation du gouvernement avec un salaire suffisant pour bien élever sa famille et vivre confortablement. Néanmoins, ce fut en versant des larmes qu'il quitta sa demeure sur cette île abandonnée, et un an après, il pria avec instance le gouvernement de lui rendre son ancienne position.

D'un autre côté, je sais aussi que d'autres ont perdu la raison, par suite de cette existence monotone et solitaire. Ceci n'est arrivé qu'aux hommes. Les femmes paraissent mieux en prendre leur parti ; elles font souvent la plus grande part d'ouvrage, tiennent la station en bon état, tandis que les hommes sont là à regretter leur bonheur passé. Il y a aussi des stations où le mari, la femme et les enfants, paraissent très heureux, et où l'on cultive le bon ton, la musique et autres arts d'agrément. Ils possèdent des livres, et leur langage ne ressemble en rien à l'espèce d'argot que l'on remarque quelquefois chez des gens élevés dans les villes.

Le professeur Linden qui a visité ces parages, mentionne dans ses écrits une de ces familles, celle de M. Edwin Pope, de l'île d'Anticosti que j'ai aussi visitée, dont les charmantes filles, qui ont quitté l'île que l'année dernière, (1882) feraient honneur à n'importe quelle famille de nos grandes villes ; ses garçons peuvent aussi avec avantage se présenter partout, et madame Pope est née et élevée sur l'île, qu'elle n'a jamais quitté que je sache. Il y en a beaucoup d'autres sur la côte du Labrador qui possèdent une bonne éducation, et même sont très agréables en société.

C'est à la station solitaire de l'île aux Oiseaux que les gardiens ont été le plus cruellement éprouvés. Le phare est perché sur un rocher carré de quelques centaines de pieds d'étendue. Pour y atteindre il faut se servir d'une grue suspendue dans une boîte, et monter une hauteur de 120 pieds, le premier gardien, après un séjour de deux ans, fut pris de folie par suite de la monotonie de son existence. Il fut remplacé par un homme très respectable, qui au bout de neuf ans, s'étant un jour aventuré sur la glace, dans les environs pour faire la chasse aux veaux marins, fut surpris par une tempête et périt avec son fils ; leurs cadavres n'ont jamais été retrouvés. Son successeur, un des gardiens des plus intelligents et des plus capables, ayant mis par mégarde le feu à un quart de poudre, fut mis en pièces ainsi que son jeune fils et son assistant. Cependant, malgré ces malheurs, dès qu'une vacance a lieu, les demandes de remplaçants ne manquent pas, et ce sont invariablement des personnes possédant les qualités nécessaires pour se créer un avenir autrement.

Il y a quelques années, je visitais les côtes à bord du vapeur *Druid*, en compagnie de Son Excellence Le Marquis de Lorne, le Gouverneur Général et sa suite. Nous nous arrêtâmes dans plusieurs endroits des

plus intéressants, entre autres aux Sept Iles où nous jetâmes l'ancre dans la jolie baie du même nom.

Voulant essayer nos fusils, Son Excellence et moi, nous sautâmes dans un canot conduit par deux hommes. On nous fit entendre que les porcs-épics abondaient dans ces parages, et nous étions fort désireux de leur donner la chasse. En approchant du rivage, nous fûmes salués par un pêcheur canadien de ma connaissance.

Connaissez-vous, lui dis-je en débarquant, quelque bon endroit de chasse dans les environs ? "Oui, répondit-il, si vous savez où aller." Je lui demandai s'il pouvait me procurer un guide.—"Oui monsieur, me répondit-il, je connais un Indien, excellent chasseur ; si vous voulez je vais aller le chercher." Son Excellence me souffla alors à l'oreille de tâcher d'avoir non pas un soi-disant indien, mais un indien pur sang. Il en avait déjà employé dans d'autres circonstances de ces prétendus indiens qui portaient des noms écossais, tels que McLeod, etc., et qui ressemblaient trop à l'homme blanc. Il aurait voulu voir un indien réel et s'attendait bien à en trouver dans une localité aussi reculée que celle où nous étions. Je recommandai au pêcheur de nous amener un indien pur sang, ce qu'il promit, la chose lui étant d'ailleurs, disait-il, si facile !

Le croiriez-vous ? il avait à peine approché d'un poste composé d'une vingtaine de wigwams, que je l'entendis appeler à pleins poumons quelqu'un qui répondait au nom de Campbell, un nom écossais. Nous ne revenions pas de notre surprise. Ce sauvage portait le même nom que celui de Son Excellence.

Heureusement que notre populaire gouverneur a eu occasion depuis de rencontrer dans le Far West des indiens réels, de vrais pur sang, ne portant pas de nom écossais, et qui lui auront sans doute procuré le plaisir de la nouveauté qu'il se promettait.

## LES KNISTINEAUX.

---

Le langage de ces aborigènes ressemble beaucoup à celui des Algonquins. McKenzie et La France prétendent qu'ils ne formaient autrefois qu'un seul peuple.

Ils habitaient le pays situé au nord de la rivière et du lac Winnipeg, jusqu'à la Saskatchewan.

Les employés de la Cie de la Baie d'Hudson avaient beaucoup de sympathie pour cette puissante tribu, au milieu de laquelle leurs forts étaient érigés. Ils leur donnaient le titre pompeux de "*Home Guard*." Ils étaient en effet leurs alliés naturels et protégeaient leurs comptoirs contre toute incursion que les autres tribus auraient pu faire dans leurs établissements.

D'un caractère doux, de mœurs paisibles, ils étaient instinctivement justes dans tous leurs rapports avec les Européens. Par contre, ils ressentent vivement la moindre injure qui leur était faite. A la moindre agression ils étaient prêts à entonner le chant de guerre. Comme les autres tribus, la pêche et la chasse constituaient leur principale occupation.

Ils étaient extrêmement superstitieux et leurs fêtes religieuses étaient nombreuses.

Ils s'y préparaient par un jeûne complet pendant plusieurs jours et envoyaient annoncer à leurs amis, leur intention d'envoyer un sac de médecine, on commençait d'ordinaire la cérémonie, en faisant *peau neuve*, c'est-à-dire, que les anciennes fourrures de la tente étaient changées pour des neuves.

Le chef de la famille demeurait alors seul, sous la loge. L'âtre du foyer, si toutefois on peut se servir de cette expression, était aussi ranimé d'un feu nouveau.

On se dépouillait du vieil homme. Quoi ?

Alors il ouvrait précieusement le contenu de son sac à médecine, en présence de ses amis réunis. Ce sac curieux auquel tout sauvage donne la place d'honneur, comme les Romains autrefois à leurs dieux Lares, contenait en général, les objets suivants : 1o. Une petite idole en bois, grossièrement taillée, d'environ huit pouces de hauteur, recouverte d'écorce de pruche. Cette idole était l'objet d'un respect et d'une vénération extraordinaire ; 2o. Le casque de guerre; orné de plumages

rare et le plus souvent de serres d'aigle et de becs de hiboux. Le casque portait autant de plumes que d'ennemis tués par son propriétaire. Il lui tenait lieu de blason et de drapeau. 3o. Du tabac de Brésil et un calumet de paix. 4o. Des racines et des plantes possédant des propriétés médicales.

Après avoir ainsi fait étalage du précieux contenu de son sac, comme un boutiquier qui désire attirer des chalands, le calumet était suspendu aux fourches de deux bâtons.

Il était de rigueur d'exiger que cette fameuse pipe au long manche, ne fut pas souillée au contact de la terre trop indigne de la porter. Les gaulois nos ancêtres en agissaient ainsi avec le gui sacré, que la vestale coupait avec une faucille d'or et que l'on recueillait au bas du chêne avant qu'il n'eût touché le sol.

Le maître de la loge remplit le calumet de tabac. Un assistant va l'allumer au feu nouveau et le présente à l'officiant. Ce dernier se tient dévotieusement debout, prend le calumet de ses deux mains, lève les yeux au ciel et se tourne successivement vers les quatre points cardinaux, envoyant, à chaque fois, une longue bouffée de fumée. Il balance alors le calumet et le dirige de divers côtés. Il le place ensuite sur les deux fourches.

Puis il commence sa harangue. Il remercie ses amis d'avoir accepté son invitation, et leur explique le but de cette assemblée. Il termine en demandant au "Maître de la Vie" de lui accorder, ainsi qu'aux assistants, des pêches et des chasses abondantes.

Les assistants lui présentent de nouveau le calumet. Il en tire trois bouffées, murmure une prière, et la passe à tous les assistants qui en font de même et lui font chacun un bon souhait. Au retour, il tourne le calumet autour de sa tête, trois ou quatre fois, et le calumet est fumé. Ensuite commence le festin. Dans les grandes circonstances, et surtout aux équinoxes du printemps ou de l'automne, on sacrifie un chien blanc. Tous les assistants sont obligés de dévorer tout ce qui leur est servi, quelle qu'en soit d'ailleurs la quantité ou l'appétit de l'hôte. Tant pis pour lui si son estomac se révolte. Le festin terminé, on se sépare.

Les chefs, craignant de voir diminuer leur autorité, pour faire taire le mécontentement et se réconcilier ceux qui les jalouent, ouvrent souvent leur sac à médecine. Ces cérémonies constituent un engagement, pour tous les assistants, d'oublier les vieilles querelles et de considérer l'officiant, à l'avenir, comme un frère. Il est très rare que ce pacte juré soit ensuite violé.

St-Boniface, 13 avril 1886.

L. A. PRUD'HOMME.

# LE CLERGÉ

ET

## LES MILITAIRES CATHOLIQUES

PENDANT LA GUERRE FRANCO-PRUSSIENNE.

---

### CONFÉRENCE

FAITE AU CERCLE CATHOLIQUE DE MONTRÉAL, PAR CHS. VALEUR,  
LE 31 JANVIER 1886.

---

*(Suite et fin.)*

III

#### ŒUVRES PARTICULIÈRES.

Deux pères de l'Oratoire se vouèrent particulièrement à ces deux belles œuvres : les R. P. Perraud et Elie Méric, professeurs à la Faculté de Théologie, à la Sorbonne. L'œuvre de secours aux paysans était vraiment une œuvre bien patriotique. Sans doute, rien n'est affreux comme un champ de bataille ; cependant, ceux qui sont couchés là, couverts de blessures, sont des hommes, des soldats enfin, mais combien plus malheureuses sont ces populations inoffensives, au milieu desquelles le théâtre de la guerre se trouve transporté et qui, paisibles la veille dans leurs hameaux, voient soudain leurs maisons envahies, leurs villages pris et repris, leurs fermes transformées en redoute, les obus incendiant leurs chaumières et leurs récoltes, enfin, toutes leurs ressources présentes et futures détruites en quelques heures. C'est épouvantable !

J'ai fait la campagne de 1870, de Sedan à Paris, et j'ai combattu la commune. Pendant ce temps, j'ai vu de terribles spectacles : les horreurs de deux sièges, les ruines d'un bombardement, l'incendie de nos monuments, des cadavres effroyablement mutilés, l'aspect désolant des champs de bataille, des ruisseaux qui, après la lutte, coulaient du sang comme le mémorable ruisseau de Floing, près de Sedan. J'ai vu toutes ces horreurs comme beaucoup d'autres, et cependant rien ne m'a ému comme la scène douloureuse que je vais vous retracer.

C'était le 28 août 1870, à l'entrée des défilés de l'Argonne et de la forêt des Ardennes, non loin de Sedan. Les Prussiens s'avançaient à marches forcées pour nous atteindre sur les bords de la Meuse. Déjà nous avions eu quelques escarmouches avec eux. La pluie tombait par torrents. Les chemins défoncés n'étaient plus que des rivières de boue. Nous allions quitter un bourg où nous avions campé pendant la nuit, lorsque vers 8 heures du matin un triste cortège y pénétra. C'était une file de charrettes traînées par des bœufs ou des paysans eux-mêmes aux vêtements souillés de boue, au regard morne et triste. Dans les charrettes entre les matelas et quelques meubles, se trouvaient des vieillards, des femmes et des enfants. C'était la population d'un village qui, épouvantée de l'approche des Prussiens, fuyait devant les armées allemandes, et venait chercher protection sous nos armes. Ces pauvres gens allaient ainsi, à l'aventure, marchant devant eux sous ce ciel inclément et cette froide pluie, ne sachant où chercher asile ! Les femmes et les petits enfants pleuraient. C'était à fendre l'âme ! Je suis assez philosophe de mon naturel, mais ce jour-là j'ai pleuré sur les malheurs de la France.

## IV

## AMBULANCES.

Il y avait tant de misères à soulager en France, pendant les événements de 70-71, que chaque congrégation religieuse s'ingéniait à panser les plaies de la patrie. A la vue des masses d'hommes tombés dans les batailles, des milliers de soldats malades du typhus, de la dysenterie et de la variole, des nombreuses victimes civiles et militaires des bombardements de nos villes fortes, tous les ordres religieux et le clergé transformèrent leurs couvents, leurs presbytères et les séminaires en ambulances et en hôpitaux. Ces ambulances étaient entretenues avec le produit des quêtes faites dans les églises, au moyen de dons particuliers ou avec les propres fonds du clergé et des ordres religieux. Les jeunes lévites séculiers et réguliers dont les mains consacrées à Dieu ne pouvaient porter les armes et répandre le sang humain, furent attachés à ces ambulances comme infirmiers. Les RR. PP. Jésuites notamment, transformèrent toutes leurs maisons en ambulances.

Les plus remarquables furent celles du collège de St. Clément à Metz—500 blessés furent successivement soignés ; puis celui de St. Michel à Laval où 515 soldats malades blessés, trouvèrent refuge ; enfin les ambulances des collèges de Ste. Geneviève et de Vaugirard à Paris. Deux milles blessés y furent soignés et leur traitement ne coûta pas un seul centime à l'état ; les Jésuites et leurs amis en soutinrent seuls la charge.

Comme il y avait dans ces ambulances, un certain nombre de mes camarades tombés à mes côtés, sur divers champs de bataille, j'allai les visiter 2 ou 3 fois et je dois dire que si jamais la noble et touchante épithète de père fut bien méritée c'est certes par les RR. PP. Jésuites en cette mémorable circonstance car ils soignèrent nos soldats comme leurs enfants. Sur les deux mille blessés soignés par eux à Paris, environ cent vingt seulement succombèrent à leurs blessures. Aussi, au nom de ceux de mes camarades d'armes qui sont morts consolés sous leurs toits hospitaliers et amis, je suis heureux et fier en ma qualité de chrétien, de soldat de 70, et de Français, de leur exprimer devant le Cercle Catholique de Montréal, ma profonde reconnaissance.

Mais dans cette terrible guerre, les membres de la compagnie de Jésus ne servirent pas seulement la double cause de la religion et de la patrie : ils servirent aussi la cause de l'humanité car ils soignèrent et administrèrent un certain nombre de soldats prussiens ramassés avec les nôtres sur le champ de bataille. Ainsi comme on le voit, la noble et illustre société de Jésus, a bien payé sa part de dévouement à la patrie et à l'humanité. Voilà la manière désintéressée dont ces hommes de cœur et de talent se sont vengés des horribles calomnies lancées de tout temps à leur adresse et des injustices de ce moment là en particulier.

Telle fut entre autres, celle que commit contre eux la vieille et ignoble ganache de Garibaldi en les chassant de leur maison de Dôle, alors que les bons père Jésuites avaient offert à ses soldats une généreuse hospitalité.

N'y aurait-il eu que ce vieux révolutionnaire pour attirer sur la France ses malheurs de ce temps-là qu'il y en aurait eu assez. Mais il est jugé maintenant. Passons donc.

Ainsi que nous l'avons vu, toutes les congrégations et le clergé rivalisèrent de zèle pour soulager les souffrances de la pauvre France pendant l'année terrible ; cependant outre celles que nous avons signalées, il y en a encore une à qui nous devons une mention spéciale : c'est la congrégation des frères de la doctrine chrétienne.

A l'exemple des supérieurs de divers ordres religieux, aussitôt que les Prussiens eurent mis le siège devant Paris, le supérieur général des Frères des écoles chrétiennes, le Rev. F. Philippe, offrit avec empressement, ses Frères, comme brancardiers des champs de bataille. Bien plus, nonobstant ses 80 hivers, il se mit lui-même à leur tête dans ces courageuses expéditions. L'institut des Frères, a fourni, à Paris seulement, au moins cinq cents infirmiers, dont la robe se montrait tour à tour sous le feu de l'ennemi et au chevet des blessés.

Malgré ce dévouement, l'Institut ne perdit qu'un membre, le Frère Nithelme ; il fut tué en relevant les blessés après la bataille, du Bour-



gel. Les bons allemands en effet et malgré le brassard dont chaque Frère était muni, et le drapeau blanc déployé devant eux, les avaient accueillis par une décharge de mousqueterie. Du reste, ces tigres guerriers étaient un peu coutumiers du fait car ils ont tiré plusieurs fois sur les ambulances et les parlementaires, et ils ont envoyé un certain nombre d'obus sur nos hopitaux regorgeant de malades et de blessés. Pas délicat ces messieurs.

Toutes les maisons des Frères furent converties en ambulances et ceux-ci ne servirent pas seulement comme infirmiers dans leurs propres établissements, mais encore aux ambulances laïques. Preuve qu'on savait apprécier leur dévouement aussi intelligent que désintéressé. Et puis, ces bons Frères ne soignaient pas seulement les blessés, ils enterraient aussi les morts du champ de bataille. Ils se firent fossoyeurs de l'armée et ce furent eux qui, notamment, creusèrent les fosses et ensevelirent les morts tombés à la bataille de Champigny. Ce travail prit deux jours et occupa deux cent cinquante Frères environ. Outre ces nombreux actes de charité, il faut encore noter à l'avoir des religieux du vénérable de La Salle, qu'ils nourrirent une centaine de personnes pendant le siège de Paris.

En province, entre tous les traits de dévouement par lesquels ils s'illustrèrent, il convient de citer celui-ci : Après la bataille de Mouzon, une centaine de soldats français, séparés de leur corps par l'ennemi, se rejetèrent sur Pourru St. Remy dans l'arrondissement de Sedan, afin d'échapper aux griffes des Prussiens dont ils ne voulaient pas être prisonniers. Mais ceux-ci les avaient vus et les suivirent. Les Français ayant affaire à partie égale font volte face et repoussent l'ennemi. Celui-ci revient en nombre supérieur et les nôtres débordés, retraitèrent non sans lui avoir infligé, cependant, des pertes sensibles. Les allemands, furieux et voulant se venger à tout prix, accusèrent avec une mauvaise foi dont ils ont plusieurs fois donné l'exemple, les habitants du village de Pourru, d'avoir tiré sur eux. Alors à l'instar d'Edouard III devant Calais, ils demandèrent deux otages qui paieraient de leur vie le crime apocryphe commis par les habitants, en défendant leur village. Personne ne se trouvant digne de cet honneur, ils arrêtaient deux pauvres paysans qu'ils jugèrent capables à leur mine, d'avoir fait le coup de feu. Après un simulacre de jugement, ils les attachent à un arbre. Ils allaient les fusiller après quoi, ils ne devaient ni plus ni moins, que piller et incendier le pauvre village. Le Frère directeur de l'école se présente alors au commandant prussien et lui dit en très bon allemand. "Commandant, les habitants du village n'ont pas tiré sur vos hommes; et supposons qu'ils l'eussent fait, le droit des gens ne nous permet pas de mettre à mort un citoyen même civil, qui défend son pays ni d'incendier sa maison; si un civil vous combat, vous n'avez tout au

" plus que le droit de le séquestrer, de l'emprisonner pour paralyser  
 " ses efforts. Le droit de la guerre est alors satisfait. Au nom de la  
 " justice, de l'humanité, et de la civilisation, l'honneur de votre drapeau  
 " vous défend donc l'exécution des habitants qui n'ont usé que de  
 " leurs droits de français et de patriotes et surtout l'exécution des  
 " habitants inoffensifs et l'incendie de leurs habitations. Si vous com-  
 " mettez ce crime, vous aurez à en rendre compte devant Dieu et  
 " devant l'histoire et vous serez maudits par tous les hommes de la  
 " terre. Pensez que la fortune des armes peut vous être défavorable  
 " un jour. Ce qui fait la grandeur de la victoire, c'est la modération  
 " après le combat et le respect des vaincus.

" Si malgré cette voix de la civilisation qui vous parle par ma bouche  
 et dont vous vous dites les premiers représentants, votre haine de la race  
 gauloise et votre soif de vengeance veut absolument se désaltérer dans  
 le sang des Français et donner un exemple, alors prenez le mien ; c'est  
 du sang français qu'il vous faut : peu vous importe la victime. Eh !  
 bien, en voici, versez-le, Prussiens, mais épargnez celui de ces deux  
 pauvres pères de famille que vous voulez fusiller." Et, ce disant le  
 Frère Directeur se frappa la poitrine et se jette à genoux entre ces  
 derniers et leurs bourreaux.

Certes, pour un Frère ignorantin, ainsi que ces pieux religieux s'ap-  
 pellent eux-mêmes, c'était, ma foi, bien tapé. Aussi, la harangue finie,  
 le commandant qui était à cheval, se dresse-t-il sur ses étriers d'un air  
 de fierté blessé, et, étendant les mains vers le Frère, il lui dit : " Je vous  
 rends vos prisonniers et j'épargnerai votre village, mais à condition  
 que vous vous porterez garant de la loyauté de la population à notre  
 égard." " De tout cœur," répondit le Frère, et ce généreux religieux se  
 reposa de son exploit en se dévouant également, dans son ambulance,  
 aux Français et aux Prussiens blessés à Mouzon.

Tels sont les principaux traits d'héroïsme de la campagne des Frères  
 des écoles chrétiennes.

## II.

### RELIGIEUSES.

Diverses congrégations de religieuses se dévouèrent aussi à nos bles-  
 sés et à nos malades dans nos salles d'ambulances. Pour plusieurs de  
 ces congrégations, d'ailleurs, l'apprentissage du soin des malades était  
 tout fait et leur dévouement était connu. Aussi le comité des ambu-  
 lances de la presse s'empressa-t-il de faire appel aux bonnes sœurs  
 comme gardes-malades. " Le premier soin du comité fut d'éloigner de  
 ses ambulances les femmes du monde et de les réserver pour la linge-

rie, non pas que la femme du monde, comme il le dit lui-même, manque des qualités nécessaires pour rendre les services réclamés par les blessés, mais parce qu'elle apporte avec elle ses préoccupations de famille et de société, qu'elle est entourée de parents et de relations qui, forcément, la gênent dans les soins que sa charité la porte à donner aux malades. La religieuse, au contraire, dégagée de toutes les préoccupations de la vie, n'a qu'un but et qu'une pensée : c'est d'atteindre l'idéal qui remplit son âme—le dévouement et le sacrifice. Rien ne les arrête, rien ne leur répugne : elles entourent le blessé de leur pieuse et intelligente sollicitude. Pour toutes ces raisons les sœurs furent préférées aux femmes du monde". Et l'auteur des paroles ci-dessus concluait ainsi : "Aussi, avons-nous peine à comprendre l'opposition systématique de quelques esprits forts qui se sont crus autorisés à les repousser quand même.

L'opposition systématique contre les religieuses dont parle l'auteur, se continue, nous le savons, et cela malgré les faits convaincants en leur faveur.

Ne voyons-nous pas, en effet, la municipalité parisienne voter en majorité l'expulsion des sœurs de charité des hôpitaux de la capitale. Heureusement que, pour l'honneur de la France, les médecins, même les plus matérialistes de ces établissements, rendent aux sœurs infirmières la justice que tout esprit impartial leur a toujours rendue, et protestent énergiquement contre les exploits fanatiques de ces édiles voltairiens.

Et puis, les religieuses, malgré la crainte naturelle à leur sexe, se sont distinguées plusieurs fois ailleurs qu'au chevet des malades. Je me suis laissé dire que quelques-unes avaient suivi nos infirmiers jusque sur les champs de bataille. Je n'ai pu vérifier ces assertions, mais voici un fait qui m'a été certifié par un lieutenant de mes amis. Il commandait une batterie sur les remparts de Strasbourg ; ses quatre pièces faisaient rage contre les terribles Krupp des Badois ; l'un de ces canons même partit de lui-même—tellement ses entrailles étaient échauffées ; mais hélas ! que pouvaient les vieux bronzes de nos remparts contre les nouvelles pièces d'artillerie prussienne qui portaient à deux lieues ? aussi la pauvre vieille cité alsacienne, écrasée par deux cent mille obus brûlait en cent endroits à la fois, et voyait ses enfants et ses défenseurs tomber par centaines. Sur les remparts, impuissants à les protéger, plusieurs soldats blessés attendaient qu'on les relève quand, tout à coup, semblable à un ange descendu du ciel, une religieuse hospitalière s'élance auprès d'un soldat mourant. Chacun regarde extasié !!! Soudain, une nouvelle détonation se fait entendre ! "Gare la bombe," crie-t-on, et chacun se couche par terre ; le projectile siffle comme mille serpents furieux, tombe et éclate ; la fumée se dissipe. on se relève et

on regarde : la pauvre hospitalière était étendue sans mouvement, sa main gauche soutenait encore la tête du militaire qu'elle pensait et son bras droit avait été arraché et projeté à cinq pas devant elle. On allait relever cette héroïne, lorsqu'une deuxième hospitalière s'élança à son tour au secours de tous. Le général Ulrich, commandant la ville, observait l'ennemi à quelque distance, lorgnette en mains. Il s'aperçoit de la présence des religieuses et arrive auprès d'elle au galop de son cheval. " De grâce, ma sœur, retirez-vous, ce n'est pas ici votre place ; vous allez vous faire tuer ou blesser comme l'autre." " Mon général, répondit l'héroïque religieuse en souriant tristement, quand un carreau est cassé, il faut bien le remplacer " ! Parole sublime dans sa simplicité ? n'est-ce pas ? Cette dernière religieuse dont je regrette de ne pas savoir le nom, a été décorée après les événements ! Les voilà ces héroïnes du Christ ! Et ils les chassent.....infâmes.

Enfin, bon nombre de ces pauvres religieuses ont souffert, elles aussi, de la brutalité prussienne. Ecoutez ce que dit un habitant d'Olley, (arrondissement de Metz). " J'ai vu ici, (à Olley) tomber sous les balles des prussiens deux sœurs qui assistaient deux chirurgiens venant tous quatre de prodiguer des soins à leur propre armée." Or, on ne s'est pas battu à Olley ; donc les philanthropiques allemands ont visé ces pauvres sœurs avec intention. Mais laissons continuer le rapporteur d'Olley dont on a depuis confirmé les paroles. Le couvent de St. Hilaire, distant de chez nous d'environ deux lieues, a été saccagé de fond en comble. C'est dans ce couvent que les familles les plus aisées de la province mettent leurs enfants pour l'instruction primaire et secondaire, eh bien ! le couvent fut pillé comme notre commune ; enfin, les quelques deux cents religieuses qui composaient le personnel de la maison ont été victimes des outrages les plus horribles, (vous comprenez le reste n'est-ce pas ?) voilà cette Prusse qui appelle la France "l'immense Babylone : " Comme il lui convenait bien de nous appeler ainsi. Et quand on pense que Guillaume, qui parlait sans cesse de la Providence et qui présidait à Berlin les réunions des francs-maçons, avait dit dans sa proclamation aux habitants des provinces envahies : " nous ne faisons la guerre qu'à l'armée française " mais nous respecterons la propriété et les citoyens car nos soldats sont disciplinés ; ils viennent avec la civilisation et pas un n'y faillira." Cruelle dérision ! mais souviens-toi Guillaume, ainsi que tes philosophes et tes sbires de cette pensée d'Horace : "*Pede pœna claudo*".

# FILLE A MARIER <sup>(1)</sup>

PAR SALVATORE FARINA

---

## XIX

Avec la bonne volonté de la peur, il n'était pas difficile, en le regardant bien, de découvrir dans ses yeux brillants, dans ses mouvements vifs, mais saccadés, dans sa physionomie tantôt éclairée par un sourire, tantôt obscurcie par une pensée, il n'était pas difficile de découvrir les signes évidents et infaillibles d'une de ces nombreuses formes de la folie raisonnable, qui, depuis six mille ans et plus, affligent l'humanité.

Gioachino et Romolo, tout en marchant sur les talons de Federico et de Tranquillina, comme s'ils étaient leurs ombres, collaboraient désespérément à bâtir tout un édifice d'indices antérieurs.

Ils restaient silencieux un moment ; puis l'un murmurait deux mots obscurs que l'autre n'entendait que trop bien.

En mettant le pied dans le petit musée de Federico, Romolo dit :

“ Son trésor caché ! ”

Gioachino baissa tristement la tête, puis la relevant soudain, il ajouta :

“ Les trois baisers achetés à la fête ! ”

Federico commença ses explications avec une légère emphase ; il feignit (ainsi semblait-il au moins) de tomber en extase devant les marmites, les poinçons, les haches, les cure-dents, les épingles à cheveux ; il évoqua de nouveau ses ancêtres de l'âge de la pierre polie, et les pria de vaquer à leurs affaires domestiques, comme si leurs descendants n'étaient pas présents. A chaque plaisanterie dont il assaisonnait l'explication de son tableau imaginaire, il n'y avait pas à craindre de voir rire Gioachino et Romolo et encore moins Amalia.

La plus belle fille de l'univers s'était rapprochée du jeune homme et le regardait à la dérobée.

“ Vous voulez peut-être me demander quelque chose ? lui dit tout à coup Federico ; parlez, signorina.

—Quel est cet objet ? demanda Amalia pour ne pas rester muette.

—C'est une petite scie en pierre blonde avec manche de corne. ”

Pendant que Federico expliquait combien d'habileté avait dû déployer un homme lacustre pour façonner la pierre à cet usage, le docteur, qui se rappelait le but réel de son voyage et ne pensait pas à autre chose, prit à part les deux vieux amis et les poussa poliment dehors ; Tranquillina opéra elle-même son mouvement stratégique. Federico et Amalia restèrent seuls.

Le jeune homme ne s'était aperçu de rien, et continuait à expliquer ; la jeune fille s'était aperçue de tout et ne l'écoutait plus ; elle pensait à ce qu'elle avait à dire à cet homme qui peut-être n'avait plus son bon sens d'autrefois, et le cœur lui battait.

Enfin Federico se tut, se retourna, et, se voyant seul avec Amalia, parut hésiter un moment et s'avança sur le seuil.

" Je dois les avoir ennuyés, dit-il, puisqu'ils m'ont abandonné ; ils sont là qui admirent le paysage... venez... "

Amalia ne bougea pas.

Chose étrange ; ce jeune viveur hardi et impertinent semblait avoir peur de s'approcher d'Amalia et de rester en tête-à-tête avec elle ; il ne bougeait pas du seuil et se montrait désireux de rejoindre ses hôtes.

Amalia se laissa tomber sur le fauteuil à bascule qui était au milieu du petit musée.

" Il y a donc des pierre blondes et des pierres brunes ? demanda-t-elle.

— Il y en a aussi des rouges et des jaunes ; mais dans cette région on ne trouve que la blonde et la rouge, c'est pourquoi mes ancêtres... Signorina, votre père vous cherche... il doit être inquiet bien certainement... "

Amalia fit la sourde oreille, et, quand enfin Federico se décida à s'approcher d'elle, la jeune fille lui dit :

" Asseyez-vous là, sur ce petit banc, j'ai besoin de vous parler. "

Federico jeta autour de lui un regard effaré, comme s'il cherchait une issue pour s'enfuir, et n'en voyant aucune, il s'avança lentement et s'assit sur le banc le plus éloigné.

Amalia feignit de ne pas voir cet acte hostile et lui dit d'une voix mal assurée :

" Vous avez deviné pourquoi j'ai accompagné mes parents ? "

Federico fit un geste négatif.

" Mais vous devinez maintenant ? "

— Pas davantage.

— J'avais besoin de vous parler, " ajouta Amalia.

Et elle se tut un moment, ne sachant comment continuer ; puis elle reprit avec un léger dépit :

" Vous ne me demandez même pas ce que j'ai à vous dire ? "

—Je l'écoute. ”

Nouveau silence.

“ Est-ce celle-ci la pierre rouge ? demanda soudain Amalia avec ironie.

—Non, signorina ; ceci est de la terre cuite. La pierre rouge, la voici et voilà la blonde.

—Montrez-moi aussi la jaune.

—Je n'en ai pas. Les habitants de la cité lacustre que nous avons sous les pieds ne sortaient pas, pour chercher leurs matériaux, de leur terrain, qui est de formation jurassique...

—De formation ?

—Jurassique...”

La jeune fille fit un grimace bizarre et resta silencieuse.

“ Vous seriez bien aimable de m'aider, dit-elle ensuite en riant ; je ne sais comment commencer.

—Pourquoi non ? répondit Federico mélancoliquement en se mettant debout devant elle. En y réfléchissant, je trouve que ce que vous faites est très naturel...”

Amalia leva ses grands yeux vifs et étonnés pour le regarder.

“ Vous savez que je suis devenu pauvre et vous avez des remords de m'avoir fait dépenser...”

Amalia fit vivement signe que non de la tête.

“ Vous voulez racheter ?... N'est-ce pas cela ?

—Ce n'est pas cela ; je ne suis pas si riche, moi, tant pis pour vous ; et puis trois mille livres de plus ou de moins ne changeraient pas votre situation... Oh ! comment a-t-il pu vous venir à l'esprit que je me sois mise en voyage pour racheter trois... ? Vous me croyez donc bien sotté ?

—L'ingénieur Enea... m'avait offert...

En mon nom ?

—Non, mais je croyais qu'il avait des droits et interprétait votre désir.

—Il n'interprétait rien ou interprétait mal ; quant à des droits, il n'en avait aucun. ”

Amalia prononça ces mots avec un peu d'animation et fut très étonné de l'effet étrange qu'ils produisirent sur son interlocuteur. Celui-ci, se rassérénant visiblement, s'assit de nouveau, mais sur le banc le plus voisin, et dit d'un ton dégagé :

“ Maintenant, parlez ; je suis prêt à vous écouter. Demandez-moi tout ce que vous voudrez, je suis à vos ordres. ”

Ce fut au tour d'Amalia à sourire mélancoliquement, sans détacher les yeux de la physionomie rassérée de son adversaire.

“ Vous savez, dit-elle ensuite en feignant de recueillir ses idées, combien je suis coupable ? ”

—Pas possible ! répondit Federico avec une gravité comique.

—J'ai fait un enfantillage et j'en suis punie ; voyez ma rougeur," poursuivit Amalia.

Federico s'approcha, et la jeune fille se mit à rougir tout à fait.

"Je vous dois une confession générale ; c'est mon expiation ; voulez-vous m'écouter ?

—Je veux vous absoudre.

—Ne vous pressez pas trop. Sachez donc que, dès le premier jour que vous êtes venu à la maison, je m'aperçus que je vous étais antipathique...

—Je proteste.

—Taisez-vous et laissez-moi parler. Je m'aperçus donc que je vous étais antipathique et que... vous m'étiez antipathique.

—Ah ! s'écria Federico en retenant brusquement un geste de dénégation.

—Lorsque ensuite vous êtes revenu nous lire la lettre de votre inconnue qui vous invitait au bal de la baronne C....., je ne voulus pas croire que vous n'eussiez pas compris d'abord, et votre frivolité me parut impardonnable.

—Et pour me punir de ma frivolité impardonnable...

—Je fis une plaisanterie encore plus impardonnable, une mauvaise plaisanterie ; pourtant il ne faudrait pas la croire plus mauvaise qu'elle ne l'est en réalité. Vous ne pouvez pas savoir quand ce fut moi qui écrivis ou quand ce fut votre inconnue ; et comme il me tarde que vous le sachiez... je dois vous dire que je vous ai écrit deux fois seulement. Une fois je commençais par les mots..."

Ces mots, elles les avait sur les lèvres ; mais, au moment de les prononcer, elle éprouvait un embarras inattendu.

"Je commençais par les mots... Attendez... Ah ! voilà : "J'y ai pensé mieux."

—Ceci est la dernière, et l'autre ?

—Je ne me rappelle pas... et l'autre... "Je t'ai vu..."

—Quelle joie pour mon cœur !" ajouta Federico d'un ton grave.

Amalia était devenue pourpre ; un sourire contraint errait sur ses lèvres.

"Toutes les autres, dit-elle ensuite, conservez-les précieusement, elles sont de l'inconnue.

—C'est-à-dire de Romolo et de Gioachino.

—Vraiment ?

—Vraiment ; ils me l'ont affirmé eux-mêmes.

—Et, dans quel but, mon Dieu ?

—Ces deux grands enfants m'écrivaient pour me divertir, pour m'engager dans quelque intrigue, espérant par là m'attacher à la vie...



C'est comme cela... Et, aujourd'hui encore, savez-vous pourquoi ils sont venus ici ? Parce qu'ils craignent que le sort m'ait dépouillé de tout ; parce qu'ils s'imaginent que je veux partir pour l'autre monde, et qu'ils se flattent d'arriver encore à temps pour me retenir.

—Eh bien ? demanda Amalia en le regardant fixement.

—Eh bien, ils se trompent ; je n'ai jamais aimé la vie comme ces derniers jours. Pourquoi me regardez-vous ainsi ?... Ah ! j'y suis... vous me croyez un peu fou ! Ecoutez-moi... je veux vous prouver que vous êtes dans l'erreur.

—Prenez garde, répondit Amalia en riant, tous les fous veulent en faire autant.

—C'est juste, je me tairai.

—Parlez, parlez.

—J'ai dit qu'ils se trompaient. En effet, qu'ai-je perdu ? Chevaux, voitures, un hôtel à Milan ; c'est bien peu de chose. je ne sortais jamais en voiture, je ne restais à la maison que pour dormir, et je n'ai jamais ouvert un tiroir de mes meubles... je regrette seulement les chevaux, parce que c'étaient de bonnes bêtes, qui m'aimaient bien. J'étais riche et à présent je suis pauvre, quelle différence y a-t-il ? Si j'avais eu le besoin ou le goût de dépenser, aujourd'hui je sentirais le chagrin d'être forcé de renoncer à satisfaire mes goûts et de ne pouvoir vaincre mes besoins ; mais je dépensais sans besoin et sans goût. Si, la semaine dernière, on m'avait demandé la moitié de mon patrimoine pour m'assurer vingt autres années de vie, je crois que je n'aurais pas accepté le contrat ; mais à présent qu'on m'a pris ce patrimoine tout entier, le meilleur remède à ma situation n'est-il pas de faire valoir mes droits à quarante années d'existence que j'ai payées d'avance jusqu'à la semaine dernière et de les passer gaiement ? Notre vie (je parle de la mienne, signorina) est comme un cigare de la Havane, fumée et cendre ; quelquefois les riches ennuyés le jettent avant qu'il soit fini, mais les pauvres gens le fument jurqu'au bout. Qu'est-ce que la vie du suicidé ? Un cigare fumé à moitié. Vous semble-t-il que je raisonne comme un fou, signorina ?

—Un peu, répondit Amalia. Mais, dites-moi, vos quarante années, que vous voulez passer gaiement, les avez-vous réellement payées jusqu'à la dernière semaine ?

Federico sourit et dit :

“ Pas tout à fait, à vrai dire. J'ai exagéré ; peut-être en ai-je payé trente-neuf, peut-être trente-huit, car il me reste encore quelque chose de mon patrimoine. Et même, pour être franc, je dirai que si j'avais été véritablement réduit à ne posséder que mes quarante années de vie future, je serais un peu embarrassé de les vivre. Je suis un ignorant, comme vous le savez, un bon à rien, et je serais absolument inca-

pable de remplir convenablement le métier de commis de magasin ou de bûcheron... On dit que la mort par la faim est atroce, et moi je crois fermement que le pain de l'aumône m'étoufferait à la première bouchée... Qu'avez-vous, signorina? Excusez-moi, je suis un sot...

—Où est allé le soleil?

—Il s'est caché... le voici qui revient... parlons de choses gaies; voulez-vous que nous fassions quelques pas en plein air?

—Me permettez-vous une demande indiscreète?

—Parlez.

—Que vous reste-t-il de votre patrimoine?

—Je ne le sais pas encore, répondit Federico avec insouciance; vous avez visité ma villa et vous n'y avez rien vu... exactement comme moi jusqu'à hier, et puis il y a des *hypothèques*; heureusement on peut les lever; en vendant un morceau du fonds et en donnant mon voleur de fermier à qui le voudra, il me restera toujours de quoi vivre; c'est l'opinion de mon intendant. Je me suis déjà fait un programme d'existence; je me coucherai à l'*Ave Maria* et je me lèverai à l'aube; je boirai du lait chaud; je visiterai la campagne; je m'occuperai du jardin; j'étudierai la botanique et la géologie; j'irai à la chasse sur la colline; je pêcherai au filet dans le lac, enfin j'élèverai des vers à soie.

—Vous parlez sérieusement?

—Vous croyez que je plaisante? Mais non. En vivant de la sorte, je ferai des économies, ce qui vaudra mieux que de ne rien faire.

—Vous n'avez pas peur de vous ennuyer?

—Pas du tout; mes ancêtres de l'âge de pierre me tiendront compagnie; ce sont de bons gens, un peu rustres, mais pleins de géologie et de paléontologie.

—Vous ne méprisez plus la science?

—Je ne l'ai jamais méprisée, si ce n'est sur le dos de certains érudits que je connais; c'est la vanité scientifique que je ne puis souffrir.

—El n'est donc pas vrai que la science soit impuissante, si elle peut donner tant de consolations?

—Ce n'est pas vrai; parce que, si la science est un jouet, l'homme est toujours un enfant."

Amalia ne paraissait pas de cet avis; Federico poursuivit:

"Je m'explique; l'homme est toujours un enfant, mais la science n'est pas un de ces jouets vulgaires qu'on rejette après en avoir démoli le petit mécanisme caché... la science est un jouet qui se transforme dans les mains, qui, à chaque regard attentif, s'agrandit et devient plus beau.

—Très bien; c'est cela.

—Et voilà, conclut Federico enchanté de sa comparaison, voilà pourquoi il y a des gens qui s'amuse avec elle toute leur vie et ne s'ennuient jamais.

—Je vous prédis que vous deviendrez un paléontologue ou un géologue, ou quelque autre chose de grand en *ologie*... dit Amalia d'un ton sarcastique. Voyez-vous ce moineau qui frappe au carreau? Ouvrez-lui, laissez-le entrer."

Federico obéit, prit toutes les précautions voulues en ouvrant la fenêtre, mais le petit curieux ailé eut peur et s'envola sur un sapin.

"Allons-nous-en aussi," dit Amalia.

Sur le seuil elle s'arrêta, sérieuse.

"Je me suis promis à moi-même en entrant ici de ne pas en sortir sans avoir fait la paix. Soyons bons amis... Voulez-vous me donner la main ?

—La voici.

—Et maintenant donnez-moi le bras."

Ils sortirent ; un soleil généreux envoyait des reflets d'or sur la pelouse verte, et des étincelles d'argent sur le sable des allées.

Sur la dernière branche du sapin, le passereau curieux, inclinant sa tête mignonne, envoyait des saluts pleins de dignité.

Federico enfila une allée en donnant le bras à sa compagne. Il marchait d'un pas allègre, comme un homme heureux ; il se sentait envahi par une joie insolite et ne s'apercevait pas qu'Amalia avait mis sur ses lèvres un sourire mélancolique.

Au tournant de l'allée, il vit de loin le groupe des vieillards et s'empressa de retourner en arrière.

"Federico ! cria Gioachino.

—Ils vous appellent, dit Amalia.

—Peu importe, nous les rejoindrons dans un moment ; vous disiez...

—Quoi donc ?

—Vous n'aviez pas autre chose à me dire ?

—En effet, tout à l'heure il me semblait avoir beaucoup de choses à vous dire ; à présent il me semble avoir fini.

—En nous promenant, si elles vous viennent à l'esprit, vous me les direz ; maintenant que nous sommes amis, nous devons nous faire quelques confidences pour apprendre à nous connaître ; voulez-vous que nous allions jusqu'au bout de cette belle avenue ?

—Allons."

Ils y allèrent, mais sans rien dire. Arrivés à l'extrémité, Federico s'arrêta brusquement et, après avoir jeté un regard à l'entour :

"Signorina, dit-il d'un ton badin, quand deux personnes ont fait la paix..."

—Voici mon père," interrompit Amalia en quittant le bras de son cavalier.

Et elle se sauva au pas de course.

Au lieu de la suivre, Federico resta en place, cherchant des yeux le

docteur Rocco qui ne vint pas. Quand il reconnut qu'il avait été joué, la jeune fille était déjà loin.

Alors il sentit le besoin de se jeter sur l'herbe courte.

Après qu'Amalia eut disparu, pendant un moment encore il continua de voir une jeune fille qui disparaissait à l'extrémité d'une avenue d'arbres toujours verts ; c'était sa jeunesse qui se perdait dans l'invariable monotonie de la vie parcourue.

Enfin il s'arracha à sa contemplation, se leva brusquement et traversa l'avenue en courant comme un écolier ; mais arrivé au tournant, il fut contraint de s'arrêter et d'appuyer une main sur sa poitrine, parce que la respiration lui manquait et que son cœur battait fort !

" Quel piètre coureur je suis devenu ! "

Il dit ces mots mélancoliquement, mais il se consola presque aussitôt en pensant que personne ne l'obligeait à courir.

## XX

Federico rejoignit ses vieux amis, qui étaient seuls avec Amalia. Le docteur Rocco était allé visiter le paysage, en compagnie de Tranquilina. Il était tout à fait de bonne humeur, Federico. Aussi, se voyant sous le feu de deux paires d'yeux moitié effarés, moitié riants, ne put-il s'empêcher de dire gaiement :

" Je lis dans vos cœurs ; je sais pourquoi vous êtes venus... "

— Bien sûr ? dit Gioachino en lançant un regard furtif sur Amalia, qui était en train de contempler avec une attention extraordinaire une petite fleur épanouie dans la serre.

— Bien sûr... toi, parce que je te dois cinq mille lires, et toi Romolo, parce que je t'en dois dix mille ; soyez tranquilles, vous serez remboursés jusqu'au dernier centime.

— Il te semble... protesta Romolo.

— Certainement qu'il me semble ! Je sais bien que vous auriez mérité une leçon pour vous apprendre à ne pas prêter d'argent à un ami sans vous munir d'une hypothèque sur ses propriétés, mais vous êtes tombés en bonnes mains ; vous serez payés tout comme si vous aviez pris vos précautions.

— Mais je... commença Gioachino.

— Apprends que Federico n'est pas disposé à vivre de la sueur des autres. L'argent représente le travail. Je voudrais jeter à la face de certains anarchistes qui vivent à crédit et ont toujours l'égalité à la bouche, qu'ils ne sont que des tyrans, car, en substance, toute dette équivaut à une quantité de travail non rémunérée... "

En exposant ces graves théories, Federico riait et regardait Amalia qui ne détachait pas ses yeux de la petite fleur.

“ Puis-je parler à présent ? répondit Gioachino. Très bien. Avant tout, mettons-nous en règle ; Romolo t'a prêté dix mille liras, et moi je t'en ai prêté seulement cinq mille ; prends d'abord les cinq mille autres... nous réglerons après...”

— Que regardez-vous avec tant d'attention dans cette fleur ? demanda Federico à Amalia.

— C'est une fleur qui ressemble à un fuchsia, répondit la jeune fille avec cet air ennuyé de quelqu'un qui est arraché à une méditation intéressante. Je l'ai cueillie dans votre serre ; voyez comme elle est belle et bien faite !

— Voilà, dit Federico en se baissant pour examiner la fleur ; ici nous avons les étamines ; ceci, qui est plus long, représente le pistil ; là, sous la corolle, nous avons...

— Décidément, vous êtes aussi ferré en botanique qu'en géologie ! ” s'écria Amalia avec une nuance d'ironie.

Le couple Trombetta parut au bout de l'avenue.

“ Voici ma mère, ” dit Amalia qui s'empressa de profiter de l'occasion pour se soustraire au regard inquisiteur de Federico, obstinément fixé sur elle.

Les trois amis restèrent seuls.

“ Donc ? demanda Federico gaiement.

— Donc quoi ?

— Rien... c'est-à-dire non ; pour vous tranquilliser, je veux bien vous apprendre que je n'ai nullement l'intention de me tuer. Les gens qui s'ennuient se tuent pour se distraire ; ceux qui, après avoir fait un beau rêve, sont obligés de se réveiller, se tuent aussi ; jusqu'à présent, je n'ai fait aucun rêve ; je m'ennuyais, et je ne m'ennuie plus.

— Comment comptes-tu arranger ton existence ?

— Demandez-le à la signorina, répondit Federico, qui, tout en causant, avait rejoint le docteur Rocco et sa famille ; en récoltant des pierres blondes et des pierres rouges, en cultivant les fleurs, en élevant des vers à soie et en déterrants mon trésor.

— Vous pensez encore à votre trésor ? demanda Amalia.

— Plus que jamais, répondit Federico ; je ferai commencer les fouilles de la quatrième fosse après le dîner ; je vous prierai d'assister au premier coup de pioche, cela me portera bonheur.”

A ces mots, Gioachino et Romolo se regardèrent en face, comme deux augures, mais sans rire, parce qu'ils se croyaient sûrs de leur fait.

Le dîner ! Ce mot produisit un effet magique sur le docteur Rocco, à qui la promenade matinale et la bonne tournure des choses donnaient un appétit formidable.

Pour reconforter l'unique organe sain du docteur Rocco et activer

la marche trop lente du temps, Federico montra à ses hôtes les appartements et leur fit voir les chambres qu'il avait destinées à chacun d'eux.

Il n'avait eu l'air de s'occuper de rien et avait pensé à tout, cet homme sans jugement.

— Nous ne partirons pas ce soir ? demanda Amalia.

— Non, signorina, répondit Federico ; vous passerez la nuit ici, n'est-ce pas, docteur ? ”

Le docteur Rocco, qui ne demandait pas mieux, se résigna.

Le dîner ne fut pas seulement assaisonné de bonne humeur, comme l'avait annoncé le maître de la maison, ce fut un véritable festin de Lucullus auquel concoururent toutes les sauces du monde civilisé. Où donc Federico avait-il trouvé le temps de penser à tout et de se raser ? Car, si le procédé demeurait un mystère pour les deux vieux amis, aucun doute ne pouvait subsister sur le fait ; un moment auparavant, Federico avait une barbe de deux jours au moins, et il était maintenant rasé dans les règles.

A table, ce fut l'amphitryon qui fit les frais de la bonne humeur ; il était devenu communicatif, et on remarquait en lui un irrésistible besoin de parler de sa personne, même pour en dire du mal, pour la critiquer et la tourner en ridicule.

Il devenait rusé comme un diplomate pour ramener à chaque instant sur lui la conversation qui s'égarait sur d'autres sujets.

Il réussit même à se faire demander s'il croyait sérieusement découvrir son trésor caché, et répondit avec une gravité bizarre :

— Nous avons tous un trésor caché, et j'ai mis finalement la main sur le mien. Vous rappelez-vous ?... J'étais ennuyé comme un sot, et mécontent de moi comme un philosophe ; il me manquait quelque chose, et je ne savais pas quoi... à présent je le sais, il me manquait moi-même.

— Pas possible ? dit Gioachino.

— J'étais entré dans le monde par un choc violent reçu de je ne sais qui ; j'y trouvai la bêtise en gants jaunes, l'oisiveté plongée dans le vice, dans l'orgie, et au fond de tout l'oubli... je fis comme les autres. Plusieurs fois je m'arrêtai pour me dire à moi-même : “ Que veux-tu encore ? ” et je ne voulais rien, parce que je ne savais rien. Aujourd'hui, j'ai ouvert les yeux, je comprends enfin que pendant que je fumais mon cigare de la Havane (*la vie !* pensa Amalia, à qui s'adressait évidemment cette allusion), j'aimais le travail *sans le savoir* ; que tandis que je passais, inutile à moi-même et aux autres, injuste, railleur et sceptique, j'aimais à faire un peu de bien, j'aimais la justice, j'aimais l'amour.

— Et toujours *sans le savoir* ? demanda le docteur Rocco, la bouche pleine.

—Toujours. Enfin la banque de... fit faillite... il était temps ; si la banque n'avait pas fait faillite, c'était moi qui déposais mon bilan ! Je me suis retrouvé moi-même, et je suis content."

A ce moment, les yeux de deux des convives se fixèrent sur Amalia, qui, prenant en partie exemple sur son père, ne détachant pas les yeux de son assiette, mais n'avalait que des bouchées minuscules en comparaison de celles du docteur Rocco.

" Regardons autour de nous ! s'écria Federico en s'échauffant, combien d'or caché ! Sous chaque vice qui surnage gît une vertu qui reste au fond ; sous chaque faiblesse gît une force. Si on pouvait faire le calcul des trésors intellectuels et moraux qui passent inaperçus du vulgaire, on verrait que les hommes, pouvant être des Crésus, ont préféré être des mendiants.

—Quand d'un coquin nous disons qu'*au fond* c'est un brave homme, fit observer Gioachino, nous mettons, sans en avoir l'air, les yeux sur son or caché. Et comme plus le trésor se cache profondément, plus il doit être précieux, on ne se trompe pas de beaucoup en affirmant qu'*au bain* il y a de l'or de première qualité."

Un éclat de rire général, auquel s'associa Federico, accueillit cette judicieuse conclusion.

" Oseras-tu nier, reprit l'orateur, que la civilisation d'aujourd'hui vaille mieux que la civilisation du moyen âge, que les civilisations romaine, grecque et égyptienne tant vantées ? "

Gioachino, nous le savons du reste, ne niait jamais rien.

" Et puis, poursuivit Federico avec une animation croissante, les hommes sont et seront toujours les mêmes. Qu'est-ce donc que la civilisation, sinon un travail de fouilles, à l'aide duquel est mise en lumière une plus grande masse de cet or intellectuel et moral qui forme le fond de la nature humaine ?

—Un jour viendra, dit gravement Gioachino, où tout l'or caché sera monnayé avec la quantité d'alliage qui est nécessaire aux choses de ce monde ; les hommes seront les monnaies, et ces monnaies auront toutes le même poids et la même valeur. Ce sera alors l'ère de l'égalité rêvée par les philosophes.

—Je n'en sais rien, répliqua Federico ; mais admettons un instant cette hypothèse : si aujourd'hui tous les hommes, sans exception, se mettaient d'accord, les paresseux pour travailler, les étourdis pour réfléchir, les ignorants pour étudier, les pécheurs pour se corriger, n'est-il pas vrai que les nouvelles forces utiles apportées à la société lui feraient accomplir un peu de temps un voyage de mille ans ? Nie-le, si tu peux, Gioachino ? "

Ces dernières paroles étaient un artifice de rhétorique, car Federico savait que son ami ne niait jamais rien.

“ Je ne peux pas, ” répondit Gioachino avec une humilité comique.

La conversation roula un instant encore sur ce sujet abstrait ; mais, au dessert, Federico arriva enfin aux cas concrets.

Il était indubitable, par exemple, que Romolo qui avait vécu les années d'un chêne en restant un roseau creux et fragile, avait en lui tous les éléments d'un homme d'Eglise, c'est-à-dire la sérénité d'une cathédrale, l'indulgence plénière suspendue en forme de sourire à la porte d'entrée, un maître-autel dans la poitrine et un parfum d'encens dans le mouchoir.

“ Et moi ? ” s'écria Gioachino.

Mais Federico ne l'écouta pas et continua d'appliquer sa théorie sur le dos de son pacifique ami.

“ Romolo, conclut-il, est un patriarche manqué. Cet homme si long et si célibataire n'est que le spectre inexorable d'un mari, d'un père, d'un grand-père ; il a tourné le dos à sa femme, il a repoussé ses enfants qui ne demandaient qu'à naître, il a détruit ses petits-enfants... Regardez-le bien : vous diriez l'homme le plus doux de la terre, pendant qu'il écrase une noisette entre ses doigts ; c'est au contraire un homme cruel, torturé par les remords. Observez-le, nul plus que lui n'avait de longs bras capables d'enlacer dans un baiser une tribu entière ; eh bien, il est resté seul, maudit de toutes les générations qu'il a empêchées de naître.

— Et moi ? Et moi ? ” répéta Gioachino s'offrant comme une cible impatiente.

Federico dédaigna cette proie et prit au contraire pour point de mire “ la plus belle fille de l'univers ”, qui lui souriait doucement à l'autre extrémité de la table.

“ Vous, signorina, consolez-vous ; votre or caché, vous avez encore le temps de le trouver. Vous, qui ne réussissez qu'à être sévère, en voulant être juste, vous pouvez devenir indulgente, parce que l'indulgence est plus voisine de la justice. Vous en avez déjà donné la preuve en pardonnant à un homme qui avait le malheur de vous être antipathique et en lui octroyant le don précieux de votre amitié.”

Amalia était à mille lieues de soupçonner ce qui allait lui arriver ; mais quand elle vit le jeune homme quitter sa place et venir auprès d'elle, elle comprit et devint rouge comme une belle fraise mûre.

“ Signora Tranquillina, docteur Rocco, dit Federico avec une nuance d'embarras, voulez-vous ordonner à votre fille Amalia de me solder à l'instant même le premier de mes billets ?

— Bravo ! cria Romolo.

— Bravissimo ! ” cria Gioachino.

Le père et la mère riaient.



“ Voici l'obligation en règle,” ajouta Federico en présentant un des bons.

Aucune voix ne s'éleva pour protester.

Amalia entendit dans son cœur un grand tumulte, elle sentit son sang circuler bruyamment dans ses artères, puis il lui sembla qu'il se faisait tout à coup un grand silence autour d'elle ; elle vit ou crut voir la figure pâle et triste d'un jeune homme auprès de la sienne, elle sentit l'haleine tiède d'une bouche, enfin sur la joue quelque chose de plus chaud, et les applaudissements la réveillèrent de ce songe aux yeux ouverts.

Federico était toujours là, souriant, pâle ; les autres riaient.

Elle aussi, elle essaya de rire ; ce fut en vain, son émotion était trop forte. Alors elle prit des mains de son père le *bon* payé et le déchira gravement en morceaux minuscules, espérant ainsi se donner une contenance ; mais quand elle voulut tenter l'épreuve audacieuse de défier un regard qu'elle sentait toujours rivé sur elle, Amalia y lut des choses étranges.

“ O mon Dieu ! il m'aime ! ” pensa-t-elle toute troublée.

Et pour ne pas baisser ses grands yeux altiers, elle alla se jeter au cou de sa mère.

## XXI

En sortant de table pour aller au jardin avec les autres convives, Amalia ne se sépara pas de sa mère, à qui elle offrit le bras avec l'empressément d'un cavalier accompli. De sorte que si, par hasard, M. Federico venait à s'approcher pour lui dire Dieu sait quoi, il en serait pour ses frais et se laisserait vite.

Elle parlait et riait, la pauvrete, et riait beaucoup plus qu'elle ne parlait, même sans raison, même hors de propos, car elle ne cessait de répéter tout bas :

“ O mon Dieu ! il m'aime ! ”

Quand elle entendait un pas derrière elle, ne pouvant s'enfuir, elle s'arrêtait avec un battement de cœur sans se retourner, et faisait admirer à sa mère un bel arbre voisin ou une belle villa au sommet d'une colline lointaine et pensait :

“ Le voici ! c'est lui ! Que va-t-il me dire ? ”

Mais c'était Gioachino ou Romolo.

Amalia aurait demandé volontiers :

“ Où est M. Federico ? ”

Le matin, il n'y aurait eu aucun mal, mais elle en voyait, maintenant qu'elle portait sur la joue ce baiser ineffaçable.

Sans qu'il y eût de sa faute, elle était arrivée à cette phase embrouil-

lés des rapports entre homme et femme, pendant laquelle l'indifférence, pour être prise au sérieux, a besoin de se couvrir du masque de l'oubli... ce qui ne lui réussit pas toujours.

Heureusement, Tranquillina demanda :

“ Où est le docteur ? ”

— Il est resté avec Federico, qui lui raconte tranquillement l'histoire de sa déconfiture. Tenez, les voici, ajouta Gioachino ; regardez comme Federico gesticule ! On dirait qu'il montre au docteur jusqu'où s'étendent ses domaines...”

Amalia ne tarda pas à être rassurée en voyant que le jeune homme paraissait uniquement s'occuper de faire les honneurs de la villa au docteur Rocco ; il le conduisait un peu partout et réglait son pas sur le sien. La sécurité de la jeune fille devint telle qu'elle ne craignit pas de s'aventurer dans la direction qu'exploraient son père et Federico ; une fois même elle s'arrêta dans un carrefour où ils devaient passer, en regardant d'un autre côté ; eh bien, cet écervelé lui dit : “ Bonne promenade, signorina, ” et continua son chemin en entraînant le docteur.

Amalia se retourna aussitôt en faisant un geste d'étonnement plein de naturel ; mais le couple mystérieux avait passé outre et s'en allait tranquillement sans s'occuper d'elle.

Alors Amalia courut à leur poursuite, les sépara sans crier gare et se plaça au milieu d'eux ; elle comptait les faire rire, mais Federico lui sourit à peine, et le père dénaturé lui demanda où était Tranquillina ? Que faisait-elle ? Avait-elle son châle ?... Et comme Tranquillina n'avait pas son châle et qu'il était souverainement imprudent de se fier à la clémence d'une soirée de février, le sage docteur invita sa fille à aller chercher le châle pour le porter à sa mère.

Bref, mystère.

Ainsi, après avoir tant redouté un entretien, il y eut un moment où Amalia, s'arrêtant court, dut s'avouer à elle-même que depuis un quart d'heure elle ne faisait que chercher à rencontrer Federico sans pouvoir y réussir.

Elle voulait lui dire que l'ingénieur Enea... c'est-à-dire non... que son père... que sa mère... enfin elle voulait lui faire entendre qu'il ne s'avisât pas par hasard de s'amouracher d'elle, parce qu'elle n'était plus libre.

Elle y réussit enfin au moment où elle s'y attendait le moins et grâce au docteur, qui confia sa fille à Federico et alla rejoindre sa femme et ses amis sous un pavillon pour leur inspirer une peur salutaire des rhumes et les engager à rentrer à la maison.

Chose étrange ! Federico n'offrait pas le bras à Amalia, mais celle-ci le prit quand même.

“ Belle soirée ! commença la jeune fille avec le dépit d'être la première à rompre le silence et d'être obligée d'entamer la conversation par une banalité.

—C'est vrai, très belle... mais ces nuages, là-bas, au nord ne présagent rien de bon.

—Que voulez-vous qu'ils présagent ?

—Je ne serais pas étonné si demain nous avions de la neige.

—Il ne peut neiger demain, fit observer Amalia, puisque nous devons partir.”

Ici un soupir était évidemment bien placé, mais Federico ne le plaça pas.

Après un court silence, Amalia, regardant autour d'elle, s'écria :

“ Quelle paix !

—Quelle paix ! répéta Federico.

—Comme vous serez heureux de rester toujours ici, en face de ces montagnes, de ce lac ! ”

Federico ne répondit rien.

“ Est-il bien sûr que vous serez heureux ? ajouta la jeune fille.

—Oui, parce que j'aurai le bon sens de ne pas demander le bonheur aux montagnes et aux lacs, qui ne pourraient me le donner pour plus d'un quart d'heure ; je le demanderai, au contraire, à mon jardin et à mes blondes...

—Quelles blondes ?

—Les pierres. Ce sont les petites choses qui contentent l'homme, les grandes ne le satisfont qu'à moitié. Le secret de la félicité terrestre est renfermé dans un coffret grand comme une noisette.”

Amalia réfléchit un instant, puis elle répondit :

“ Je crois que vous vous trompez ; la félicité n'est pas dans les choses, mais dans les hommes. Celui qui l'a en dedans de lui-même la trouve tout de suite dans les petites choses ; celui qui ne l'a pas la cherche en vain dans les grandes. On est toujours heureux quand on ne le désire pas.

—A présent c'est vous qui vous trompez, répliqua Federico. L'inertie ne peut être la félicité et le désir donne des ailes à la vie ; désirer un bien qu'il est possible d'obtenir, voilà le vrai bonheur. Seulement, la vie doit être parcourue tout entière par bonds courts et continus ; celui qui s'arrête meurt, et celui qui veut l'impossible se perd.”

L'exorde était précisément tel qu'Amalia se l'imaginait, mais la conclusion ne vint pas.

“ Il ne m'aime pas, pensa-t-elle à la fin. Tant mieux ! ”

La nuit venait ; les deux jeunes gens étaient muets depuis un instant sans s'en apercevoir, quand une voix cria de loin :

“ Amalia ! ”

La jeune fille se mit en route dans la direction de la maison, puis s'arrêta soudain, entendant derrière elle un grand soupir.

“ C'est vous qui avez soupiré ainsi ? demanda-t-elle en se retournant ; vous m'avez fait peur. ”

Federico éclata de rire, et Amalia, courant dans les avenues, murmura encore :

“ Il ne m'aime pas ! ”

Deux heures après, tout était silence dans l'immense campagne.

Amalia se mit à la fenêtre de sa chambre et resta quelque temps immobile à contempler ce spectacle si nouveau pour elle. Il lui paraissait invraisemblable d'avoir devant les yeux, au lieu des fenêtres d'une voisine curieuse, la campagne sans fin, le lac tranquille et ridé comme le visage de ces bons vieillards qui l'aimaient tant.

Et, regardant plus loin, elle rencontrait les monts couverts de neige, vieux et bons aussi ; ils semblaient lui faire une douce violence et lui dire en relevant leurs têtes dénudées :

“ Ne sors pas d'ici, tu ne dois plus nous quitter. ”

— Mais si, je vous quitte, répondait-elle ; demain, nous partons ; il y a à Milan un ingénieur qu'attend. ”

Plus haut, plus haut, voici la lune qui se mire dans le lac, et quand un vent jaloux pousse devant elle un voile de nuages noirs, elle court, s'échappe de sa prison, se montre de nouveau et se tient immobile une autre fois devant le miroir.

Comme elle est belle et mélancolique, la lune ! Mais la pauvre, peut-être est-elle amoureuse du soleil, et elle doit épouser un ingénieur !...

Que se passe-t-il ? Un bruit derrière les branchages toujours verts de la haie... quelqu'un est là... Qui donc ?...

“ Amalia ! ” murmura une voix qui ressemblait à un souffle.

Rien autre, parce que la jeune fille eut peur, se retira du balcon et, après avoir fermé la fenêtre, se jeta sur un canapé.

Secouant enfin sa torpeur, elle regarda la pendule qui marquait minuit, et sa première pensée fut d'éteindre la lumière et de courir à la fenêtre. Un instant après, elle vit une ombre se détacher lentement de la haie et disparaître.

Alors elle ralluma sa bougie, se regarda dans la glace et pleura.

(A continuer.)

## REVUE SCIENTIFIQUE.

---

SOMMAIRE :—La Vallée de la Mort.—Le développement du corps humain. — Le mescal et les fourmis noires.—Longévités des papillons.—Prix à l'Académie Française.—L'air de la mer.—Chemins de fer.—Le pôle Nord.—Les sciences au Japon.

La Vallée de la Mort !... Ce nom est terrible, et cependant, il n'est pas trop expressif pour désigner le lieu qui le porte et qui, dans le monde entier, n'est peut-être surpassé en horreur que par le *Guevo Upas* ou Vallée du Poison de l'île de Java.

La Vallée de la Mort, découverte il y a trente-cinq ans, occupe la partie Sud-Est du comté d'Inyo, en Californie. Son point central est indiqué à peu près exactement par la rencontre du méridien 116° 45' O. avec la parallèle 36° 10' N. La vallée entière, qui court du Nord au Sud, a une longueur de 40 milles sur une largeur de 8 milles, et elle présente, comme du reste, presque toute la contrée environnante, un sol désert, aride, dépourvu de toute végétation ; mais la partie Est est occupée par un gouffre étroit de huit milles de longueur qui offre le type de la désolation dans sa plus haute intensité. Peu d'êtres humains ont pénétré dans ce Puits d'Enfer, comme on l'appelle ; c'est-à-dire, que s'il en est qui s'y soient engagés pour leur malheur irrémédiable, aucun n'est revenu pour nous raconter ses impressions. Tout ce qu'on rapporte à ce sujet appartient plutôt aux régions plus élevées et moins funestes qui bordent cet abîme insondable et à jamais inexploré.

Les dangers que présentent ces lieux viennent des conditions atmosphériques plutôt que du manque d'eau, car si le manque d'eau dans un désert peut être fatal, on peut y pallier par l'approvisionnement ; et même, il paraît certain qu'on peut en obtenir sur presque toute l'étendue de la partie supérieure de la vallée en creusant à une faible profondeur. Mais l'eau, même en abondance ne serait ici que de bien peu d'utilité, et cela pour deux causes : la chaleur excessive et la sécheresse intense de l'atmosphère qui y règnent. La chaleur est assez modérée pendant deux ou trois mois de l'hiver, pour permettre de séjourner sans trop de danger sur les bords de la vallée. Mais bientôt, cette fraîcheur relative disparaît et il ne reste plus qu'une fournaise ardente. En avril, la moyenne température (pour le jour et la nuit) s'élève de 90° à 95° Fahr. ; en mai, elle arrive de 95° à 100°, et un peu plus tard,

elle atteint un minimum de 120° à 125° dans les endroits les plus frais que l'on puisse trouver.

Dans de telles conditions de température, avec une atmosphère humide, on serait exposé à étouffer en peu de temps, mais s'il existait un degré de sécheresse modérée, moyennant un approvisionnement suffisant d'eau, on pourrait encore supporter la chaleur jusqu'à un certain point. C'est ici que nous nous trouvons en face du danger insurmontable, la sécheresse intense, absolue de l'atmosphère. Cette sécheresse est si grande que, le plus souvent, elle devient fatale en dépit de toutes les précautions dont on puisse s'entourer. Le voyageur auquel j'emprunte ces détails n'a jamais osé se risquer dans le Puits d'Enfer, ou même trop près de ses bords, mais son expérience lui permet de donner pleine créance à cette croyance, qui pourrait paraître paradoxale, qu'on a constaté des cas de mort de soif arrivés en ces lieux épouvantables " quand les victimes avaient à leur portée une ample provision d'eau ; elles n'avaient pu boire assez rapidement pour combattre le pouvoir desséchant de l'atmosphère qui les dévorait ". Et lui-même, il constate qu'il s'est trouvé dans une circonstance presque aussi critique, et que pour peu que la situation dans laquelle il s'est trouvé se fût prolongée, il est fort à croire qu'il n'eût pu nous faire part de ses impressions de voyages.

Les oiseaux qui essaient de traverser la vallée tombent comme foudroyés. Un voyageur, qui a visité le pays en 1882, rapporte qu'il a ramassé, à un mille seulement de l'eau, deux petits oiseaux dont le corps était encore chaud, ce qui prouve que leur mort était toute récente. Il n'est pas rare de rencontrer sur ces champs désolés des groupes d'ossements d'hommes et d'animaux qui les accompagnaient dans leur fatale pérégrination ; on en a trouvé à quelque distance de l'eau, et même en certains cas, ils avaient succombé étant encore abondamment pourvus d'eau et de nourriture, ce qui montre que le climat seul était cause de leur mort, et quelle terrible agonie ils avaient dû endurer.

Mais s'il en est ainsi dans les parties encore accessibles de la Vallée de la Mort, à des hauteurs de 1200 à 2000 pieds au-dessus du niveau de la mer, quelles horreurs ne cache pas le centre de ces régions épouvantables dont le fond descend jusqu'à 160 pieds au-dessous du niveau de l'Océan ?

Il n'existe probablement aucun endroit sur la terre, qui, à une aussi grande distance de l'Océan, (300 milles) présente une dépression aussi considérable. La Mer Morte et les gorges du Jourdain, en Syrie, il est vrai, sont beaucoup plus bas, mais elles se trouvent séparées de la Méditerranée par un espace bien moins considérable.

On ne pourra jamais se faire une idée de l'état de l'atmosphère, dans

les parties basses de la Vallée de la Mort, que par des analogies, car il est certain qu'aucun homme ne pourrait y vivre assez longtemps pour nous en rapporter le fruit de ses observations.

\*\*\*

Dernièrement, au Congrès International de Médecine tenu à Copenhague, capitale du Danemark, Mr. Malling Hansen, directeur de l'Institut National Danois des Sourds et Muets, a présenté un rapport qui a excité au plus haut point l'attention du monde savant. Dans ce rapport, M. Hansen donne les résultats journaliers du pesage et du mesurage de 130 pensionnaires, dont 72 garçons et 58 filles, qui ont habité l'Institut pendant une période de trois années. Les faits démontrés par les statistiques contenues dans ce rapport ont singulièrement surpris les représentants du corps médical qui assistaient au Congrès. Depuis les premières constatations dont le point de départ est l'été 1882, M. Hansen a continué ses observations, et à présent, il croit être à même d'établir des données précises sur le développement du corps humain.

Chaque enfant était pesé quatre fois par jour, le matin, avant et après le dîner et le soir, et chaque fois on prenait également la mesure de la grandeur. Le résultat de ces opérations journalières montre que, contrairement à l'opinion généralement admise, l'augmentation en poids et en longueur du corps humain pendant la période de la croissance, ne se fait pas sentir également pendant toute l'année. Trois périodes ont été observées pendant lesquelles les plus légères variations furent annotées. En poids, la période de la croissance maximum s'étend d'août à décembre. Il se produit ensuite un temps d'arrêt jusque vers le milieu d'avril et une période de décroissance termine l'année. Le poids augmente pendant la première période, pendant la seconde période, il se produit un accroissement qui représente environ le quart du progrès acquis pendant la première, et enfin, la troisième période dépense presque entièrement ce qui a été gagné pendant la seconde.

L'accroissement en hauteur nous montre une semblable répartition de l'année en trois périodes, mais dans un sens inverse. En septembre et en octobre, l'augmentation n'est qu'un cinquième de ce qu'elle est en juin et juillet. Ainsi en automne et au commencement de l'hiver, l'enfant augmente en poids, mais la taille demeure stationnaire. Au printemps et en été, au contraire, le poids change très peu, tandis que la force vitale et l'alimentation portent toute leur action vers une augmentation en grandeur.

Cette périodicité dans le développement du corps humain présente la plus remarquable analogie avec ce qui se passe dans la végétation

des plantes, et il est tout à fait probable que des observations ultérieures amèneront une autre analogie se rapportant cette fois à la température, et montreront que les faits résultant des observations de M. Hansen, exacts pour le climat du Danemark, ne le sont plus sous d'autres latitudes. Sous des climats moins variables, en effet, il est de toute probabilité que les différences dans les périodes deviennent moins marquées et disparaissent même tout à fait à mesure que les températures annuelles deviennent plus uniformes.

\*\*\*

Depuis des années, les habitants du Nouveau-Mexique et de l'Arizona font usage d'une trappe automatique à fourmis qui est en même temps une machine à intoxication qui mérite d'être signalée à l'attention des gens civilisés. La principale bénédiction de ces régions arides consiste dans le *mescal*, une liqueur alcoolique que l'on obtient par la distillation d'une espèce de cactus ; mais la grande malédiction de la même contrée vient de la présence d'énormes fourmis noires qui semblent se considérer comme les propriétaires de toutes les dépendances qui avoisinent leur nid. Il a été dit que les Indiens ne pourraient vivre sans le mescal ni sans les fourmis, car si le mescal seul peut permettre au Mexicain de vivre dans le voisinage des fourmis, les fourmis seules sont capables de l'éveiller de la profonde torpeur dans laquelle l'usage du mescal le plonge.

L'ancienne méthode mexicaine pour essayer de détruire les nids des fourmis noires consistait à les faire sauter avec de la poudre, d'entretenir au-dessus nuit et jour pendant plusieurs semaines de grands feux, ou de les inonder avec de la lessive bouillante. Le seul résultat que l'on obtint était que les fourmis s'enfonçaient dans leurs galeries inférieures jusqu'à ce que le danger extérieur fût passé, puis elles remontaient, réparaient les dommages survenus à leurs palais, et, dans le silence de la nuit, elles se remettaient à guetter le Mexicain et à le tourmenter avec un acharnement effroyable.

Un jour, un Mexicain, pris de désespoir de ne pouvoir se débarrasser de ses terribles ennemies, avala une pinte de mescal, puis enfouit la bouteille vide, jusqu'au goulot, au centre du principal nid de fourmis qui se trouvait dans sa cour, avec l'intention de débarrasser le Territoire de lui-même et des ennemies en faisant tout sauter. La bouteille ainsi enfouie jusqu'au col, il se rendit au plus proche magasin pour acheter la poudre nécessaire à son holocauste. Mais quel ne fut pas sa surprise à son retour de trouver la bouteille complètement remplie de fourmis. Celles-ci, poussées par la curiosité, s'étaient une à une avancées vers l'abîme dans lequel elles avaient été précipitées et dont



elles étaient incapables de sortir. Massées dans la bouteille, elles formaient un fouillis mouvant, épouvantable, qui remplit cependant le cœur du Mexicain d'une allégresse cruelle et égoïste. Désormais, il n'avait plus envie de se faire sauter avec les nids de fourmis. Ceci se passait la nuit, alors que notre homme s'était trouvé accablé et incapable de soutenir plus longtemps une lutte désespérée et inutile. Une seconde bouteille fut bientôt remplie, puis une autre, et au lever du soleil, le Mexicain était propriétaire de sept pintes de fourmis se bousculant, se tordant, se mutilant dans une rage impuissante. Il était facile de faire un feu de joie avec toute l'engence grouillante, et ainsi le Mexicain se trouva débarrassé à jamais d'un voisinage aussi incommode. Et voilà comment fut découvert le procédé le plus efficace pour se débarrasser des fourmis noires.

\*  
\*  
\*

L'opinion la plus généralement accréditée est que la vie des papillons est de très courte durée. D'après des observations minutieuses qui ont été faites, cette croyance semblerait tout à fait erronée. Ces observations sont fournies par un amateur d'histoire naturelle.

“ Le 15 août, dit-il, un magnifique papillon aux brillantes couleurs entra dans notre maison, venant du jardin ; il fut bientôt capturé et on le logea sous une grande cloche de verre. Le lendemain il en vint un second qui eut le même sort. On leur procura chaque jour des fleurs nouvelles et un peu de miel frais, ce qui semblait leur être très agréable. Le No. 1 mourut pendant une nuit où était survenu un froid inattendu, mais le No. 2 vécut jusqu'au 14 décembre. Toutes les fois que le soleil donnait sur leur prison qui était placée tout près d'une grande fenêtre, ils ouvraient leurs ailes et voletaient vigoureusement partout dans la cloche, se reposant par-ci par-là sur une fleur, plongeant profondément leur trompe dans la corolle, ou suçant avidement les gouttes de miel. La sensibilité nerveuse extraordinaire de ces charmants petits êtres se révélait par le tremblement plus rapide de leurs ailes sous l'action des rayons du soleil et du parfum des fleurs. Quand il n'y avait pas de soleil, ils demeuraient habituellement en repos, les ailes fermées, choisissant pour abri la face inférieure des feuilles. Ils montraient une très grande perspicacité dans le choix des fleurs les plus fraîches ou du meilleur miel, et j'en ai vu un des deux traverser avec les plus grandes difficultés l'encombrement de feuilles et de tiges, déterminé à atteindre la feuille particulière sur laquelle il voulait se reposer. Après quelques tentatives inutiles pour s'y placer, il l'accrocha avec un pied, puis la retint avec un autre jusqu'à ce qu'il put mettre le reste de sa patte dessus ; enfin étant parvenu à un résultat qui lui parut satisfaisant, il

replia ses ailes et se suspendit sur la feuille sans-dessus-dessous pour se reposer. S'il échouait dans ce qu'il avait voulu faire avec une patte, il essayait immédiatement avec une autre, pensant apparemment qu'ayant six pattes à sa disposition, il était insensé de perdre trop de temps à manœuvrer avec une patte seule. Mais il n'employait sa paire de devant que dans les occasions tout à fait spéciales.

“ Combien ces papillons avaient-ils vécu avant leur capture, c'est ce que je suis incapable de dire n'ayant pu me procurer leur extrait de naissance, mais le No. 2 avait ainsi vécu dans sa captivité dorée un espace de 121 jours, bien plus certainement que s'il n'avait pas été capturé par un amateur d'observations, et ami des insectes.”

\*  
\*  
\*

Chaque année, l'Académie Française décerne un nombre considérable de prix parmi lesquels sont les suivants pour l'année courante :

Géométrie : Etude sur les surfaces, admettant toutes les faces symétriques des polyèdres réguliers, 3000 francs.

Prix Francœur : le travail le plus propre à faire progresser les sciences mathématiques pures et appliquées, 1000 f.

Mécanique : Un prix extraordinaire de 6000 f : le travail le plus propre à accroître l'efficacité des forces navales en France.

Montyon, 700 f. : L'invention ou le perfectionnement d'instruments utiles aux progrès de l'agriculture, des arts ou des sciences mécaniques.

Plumey, 2500 f. : Perfectionnement des machines à vapeur ou toute autre invention contribuant le plus au progrès de la navigation à vapeur.

Dalmont, 3000 f. : Le meilleur travail d'un ingénieur des ponts et chaussées en rapport avec une section quelconque de l'Académie.

Astronomie : Prix Laland, une médaille d'or de 540 f., pour l'observation la plus intéressante sur le travail le plus utile au progrès de l'astronomie.—Damoiseau, 10,000 f. : Le meilleur travail sur les satellites de Jupiter, discutant les observations et en déduisant des faits, et particulièrement de celles qui ont rapport à la détermination directe de la rapidité de la lumière.—Vals, 460 f. : pour l'observation astronomique la plus intéressante faite pendant le cour de l'année.

Sciences physiques : grand prix des sciences mathématique, 3000 f. : tout perfectionnement important dans la théorie de l'application de l'électricité à la transmission des forces.

Statistiques : Un prix de 500 f. pour le meilleur travail sur la statistique en France.

Chimie : Prix Jecker, 500 f. : pour le travail le plus utile au progrès de la chimie organique.

Géologie : Prix Vaillant : de l'influence exercée sur les tremblements de terre par la constitution géologique de la contrée, par l'action des eaux ou toutes autres causes physiques.

Près de quarantes mille francs de prix pour la section des sciences seule!

\* \*\*

L'air de la mer pris à une grande distance des terres ou même sur les rivages et dans les ports, quand le vent souffle du large, est dans un état de pureté presque parfaite. Proche des continents les vents de l'intérieur poussent devant eux une atmosphère qui est toujours impure, mais à cent kilomètres des côtés, les impuretés ont disparu. La mer détruit rapidement les miasmes qui infectent l'atmosphère des continents et par conséquent toute partie de mer ou bras de mer de quelque étendue devient un véritable obstacle à la propagation des épidémies. L'atmosphère marine poussée vers les terres purifie d'une manière sensible l'air des régions qu'elle traverse et son influence salutaire se fait sentir aussi loin qu'à Paris, c'est-à-dire à 225 kilomètres ou 140 milles du bord de la mer.

La mer est l'antidote de la corruption atmosphérique.

\* \*\*

Le tableau suivant donne la date de l'introduction des chemins de fer dans les différents pays :

Angleterre	sept. 27, 1825	Pérou	1850
Autriche	sept. 30, 1828	Suède	1851
France	oct. 1, 1828	Chili	jan. 1852
Etats-Unis	déc. 28, 1829	Indes	avril 18, 1853
Belgique	mai 3, 1835	Norvege	juil. 1853
Allemagne	déc. 7, 1835	Portugal	1854
Cuba	1837	Bresil	avril 30, 1854
Russie	avril 4, 1838	Victoria (Aust.)	sept. 14, 1854
Italie	sep. 1839	Colombie	jan. 28, 1855
Suisse	juil. 15, 1844	Nouv. Galle du Sud	sept. 25, 1855
Jamaïque	nov. 21, 1845	Egypte	jan. 1856
Espagne	oct. 24, 1848	Australie centrale	avril 21, 1856
Canada	mai 1850	Natal	juin 26, 1860
Mexique	1850	Turquie	oct. 4, 1860

\* \*\*

Les gens qui croient que les progrès récents de la civilisation au Japon se bornent à une imitation purement superficielle de nos mœurs occidentales, devraient bien étudier un peu les comptes-rendus des sociétés scientifiques de ce pays. La ville de Tokio est devenue entre autres une des principales stations pour l'étude des mouvements sismiques. Tous les phénomènes de ce genre qui se produisent au Japon sont observés et enrégistrés d'une façon régulière avec des instruments perfectionnés, placés, les uns dans les plaines, d'autres sur les montagnes ou les collines, d'autres enfin dans les galeries de mines.

En ce qui concerne l'utilisation des mines de houille pour les recherches scientifiques, le *Science-Gossip* reconnaît que les Japonais laissent les Anglais fort loin derrière eux. Les travaux relatifs à la physique de notre globe qui s'exécutent au Japon au-dessous de la surface du sol sont tout à fait remarquables et du plus haut intérêt.

Quant à la chimie, il est rare qu'un numéro du *Journal of the Chemical Society* ne contienne une ou plusieurs communications importantes et du plus haut intérêt, envoyées du Japon. Pour ne citer qu'un exemple, le numéro d'octobre renferme un article consciencieux sur la composition de l'huile de camphre, par M. Hikorokuro Yoshida, chimiste du bureau Zoologique impérial et membre de la Société de Chimie de Tokio.

\*\*\*

Le Lieutenant Greely croit qu'il existe proche et autour du pôle nord, un vaste océan de 1500 de diamètre qui ne gèle jamais, et que le pôle lui-même est le centre d'un amas de glaces ayant de mille à quatre mille pieds d'épaisseur. Ces conclusions sont contestées par les principales autorités d'Angleterre.

OCT. CUISSET.

# MEMENTO CHRONOLOGIQUE DU MOIS

## CANADA

- Avril 2—Obsèques de l'Honorable Joseph Alfred Mousseau, juge de la Cour Supérieure et ancien premier ministre de la province, décédé à l'âge de 48 ans, à Montréal.
- “ “—Service anniversaire à St-Cuthbert pour les RR. PP. Fafard et Marchand, les martyrs du Nord-Ouest. Mgr Fabre officiait et NN. SS. Taché, Lafèche et Grandin assistaient au service.
- “ 5—A l'assemblée générale de la société St-Jean-Baptiste de Montréal, M. J. Perrault soumet un projet de réunion de toutes les sociétés St-Jean-Baptiste sous le titre d' " Alliance Nationale des Sociétés St-Jean-Baptiste du Canada et des Etats-Unis ".
- “ 12—Nomination de cinq nouveaux juges de la Cour Supérieure pour la province ; l'Hon. M. Wurtele, orateur de l'assemblée législative ; M. Alphonse Ouimet, Professeur à l'Université Laval ; M. Cyrias Pelletier, C.R., et M. Jules Larue, C.R., de Québec.
- “ 15 —Mort de M. Ferdinand Gagnon, journaliste canadien distingué, à Worcester, Mass. Il fût le fondateur, en 1869, de *La Voix du Peuple* et de *L'Etendard National* aux Etats-Unis. et à sa mort il était rédacteur du *Travailleur*, le journal canadien le plus important des Etats-Unis.
- “ 17, 18 et 19—Montréal est visité pendant ces trois jours par une inondation des plus désastreuses et qui a atteint des proportions inconnues jusqu'alors. L'eau a atteint une hauteur de plus de quarante-quatre pieds, excédant de  $2\frac{1}{2}$  pieds la hauteur de l'eau pendant la grande inondation de 1861.
- “ 21—Mort de Dame Adeline Dorval, épouse de Thos. E. d'Odet d'Orsonnens, écr., M.D., président de l'école de médecine Victoria, à l'âge de 68 ans.

- Avril 21—M. l'Abbé Colin, réélu Supérieur de la maison de St-Sulpice, à Montréal.
- “ 23—Les Directeurs du chemin de fer Pacifique présentent au R. P. Lacombe, pour la chapelle de Notre-Dame de la Paix, à Calgary, un tableau par un maître Florentin, représentant la Vierge avec l'Enfant Jésus d'un côté, et Ste-Elizabeth avec le petit Jean-Baptiste de l'autre.
- “ 24—Présentation des médailles commémoratives de l'expédition du Nord-Ouest, à l'artillerie de siège de Montréal, par Sir A. P. Caron, ministre de la milice, sur le Champ de Mars.
- “ 24—Révolte au Pénitencier de St-Vincent-de-Paul. Près de cent prisonniers s'emparent de leurs gardiens et essayent d'escalader les murs, mais ils sont repoussés grâce à la bravoure des gardiens et du gouverneur du pénitencier, M. Godfroi Laviolette, qui paiera probablement de sa vie son dévouement à son devoir, ayant reçu trois blessures graves en essayant d'empêcher l'évasion.
- “ 25—A l'église du Gesu, présentation au 65e bataillon d'une bannière *fac simile* de celle de Patay, offerte au régiment par les dames de Montréal, en souvenir de son expédition au Nord-Ouest.

## ETRANGER.

- Avril 3—Bataille sanglante à Fort Worth, Etats-Unis, entre les grévistes du Missouri-Pacific et la police. Plusieurs hommes tués et grand nombre de blessés.
- “ 4—Obsèques de la comtesse de Chambord à Goritz. Dans le cortège funèbre se trouvaient les membres de plusieurs familles royales, l'archiduc François-Ferdinand d'Este, le duc de Madrid, le grand duc de Toscane, Don Carlos, le prince Arnolphe de Bavière, le duc et la duchesse de Parme, et la marquise Toccolli, représentant la duchesse de Modène, etc.
- “ 4—Le comté de Paris fait célébrer un service pour la comtesse de Chambord dans l'église St-François-Xavier. En avant, à droite, étaient le duc de Chartres et son fils, le prince Henri d'Orléans, représentant le comte de Paris; le duc de Nemours, François II, l'ex-roi de Naples, le prince Czartoryski et le comte de Caserte. A gauche étaient la duchesse de Chartres et la princesse Blanche d'Orléans.

- Avril 8—Gladstone énonce son grand projet de *Home Rule* dans le parlement impérial.
- “ 8—Siège d'une chapelle catholique dans une usine de Combedes-Eparres, commune de Châteauvillain, France, par un sous-préfet républicain, accompagné des brigades de gendarmerie à cheval de Bourgoïn et de la Tour-au-Pin. M. Fischer, directeur de l'usine, est mortellement blessé en défendant l'entrée de la chapelle aux gendarmes, ainsi que plusieurs autres personnes.
- “ 14—Un banquet est offert à M. de Lesseps sous la présidence de M. McLane, ministre des Etats-Unis à Paris.
- “ 18—Tentative d'assassinat sur l'Evêque de Madrid par un prêtre interdit.
- “ 19—Mort de l'Evêque de Madrid.

A. C. DE LÉRY MACDONALD.

# • ÉCHOS LITTÉRAIRES.

1886.

---

1<sup>er</sup> Avril.—Salle de la société d'histoire naturelle, (Montréal) Conférence par le Dr. L. J. P. Desrosiers. Sujet : "La santé, sa valeur et ses lois."

2 Avril.—M. le juge A. B. Routhier reprend la série de ses leçons de droit-international, à l'Université Laval (Québec). Sujet de la première conférence : "Coup d'œil rétrospectif sur le fondement et les sources du droit international et sur les éléments constitutifs des nations."

3 Avril.—M. Paul de Cazes est nommé secrétaire du département de l'Instruction Publique en remplacement du regretté M. Oscar Dunn.

3 Avril.—Premier numéro du journal *Le Travailleur*, publié à Montréal, dans l'intérêt de la classe ouvrière, par M. A. Corbeil.

4 Avril.—Union Catholique (Montréal.) Lecture par M. Léon Gougeon. Sujet : "La question d'Orient."

6 Avril.—Institut Canadien (Québec). Conférence par M. J. U. Gregory. Sujet : "Scènes et aventures dans l'intérieur de la Floride."

8 Avril.—Premier numéro d'un journal, feuilleton illustré : *La Bibliothèque à cinq cents*, publié tous les jeudis à Montréal, par M.M. Poirier, Bessette & Cie. Ce numéro contient un roman canadien contemporain, intitulé : *La goëlette mystérieuse*.

11 Avril.—Union Catholique (Montréal). Conférence par M. A. de Bonpart, ancien président de cette société. Sujet : La révolution française d'après M. Henri Taine, de l'Académie Française.

13 Avril.—Cercle Ville-Marie (Montréal). Conférence par M. l'abbé J. B. Proulx sur divers incidents de son dernier voyage en Europe et sur l'attachement du français de Bretagne à sa religion, sa langue et ses traditions.

14 Avril.—Institut Canadien (Québec). Conférence par M. Joseph Frémont, président de l'Institut. Sujet : Pompéï, ses habitants, ses mœurs.

16 Avril.—Départ de M. Joseph Marmette pour Londres. Il doit ensuite se rendre à Paris pour continuer ses recherches sur l'histoire du Canada dans les archives nationales et dans les différents ministères.

24 Avril.—Le *Monde Illustré* (Montréal), journal hebdomadaire, passait à douze pages au lieu de huit. Le numéro du 3 Avril, du même



journal contient un article intéressant, dû à la plume de M. Benjamin Sulte, d'Ottawa et intitulé : " Quelques noms canadiens."

28 Avril.—Société des antiquaires (Montréal) Réunion des membres de cette société chez l'Hon. Juge Baby. M. W. D. Lighthall donne une conférence sur un écrit intitulé : Les vieilles églises paroissiales de la province de Québec, et M. Mott lit des extraits de son manuscrit sur l'histoire du vieux Montréal.

30 Avril.—Cercle Ville-Marie (Montréal). Conférence par M. Pfister, de l'école Polytechnique de Montréal.

Avril.—M. Napoléon Legendre, littérateur distingué de Québec et membre de l'Académie Royale Canadienne, publie un petit volume de jolies poésies, sous le titre de *Perce-Neige*.

Avril.—M. Faucher de St. Maurice est nommé membre correspondant de l'Association Française pour l'avancement des sciences, section de géographie.

—M. J. M. Loranger, C. R. fait don au Cercle Ville-Marie de Montréal, d'un nombre considérable de volumes comprenant une collection complète de documents des sessions, des rapports géologiques, brochures, pamphlets, etc.

—Sommaire de la livraison de Mars dernier, des *Nouvelles Soirées Canadiennes* : I. Les derniers jours de la France en Canada, P. J. U. Baudry ; II. Crépuscule (poésie) J. Marsile ; III. Les chinois en Chine, J. A. Chapleau.

—Dans un volume qu'il vient de publier à Paris sous le titre : *L'auteur de la Marseillaise*. M. Arthur Loth, rédacteur à l'*Univers*, prouve que Rouget de l'Isle, n'a pas composé comme on le croit communément, la *Marseillaise*, pour l'armée du Rhin en 1792 mais que ce chant est tout simplement une partition de musique religieuse, composée par un maître de chapelle de la cathédrale de St. Omer, nommé Grisons, bien avant 1792. M. Loth est propriétaire du manuscrit dûment daté et signé de la main de Grisons. Ainsi tombe la légende de la *Marseillaise* comme tombent peu à peu bien d'autres légendes (Courrier du Canada 19 avril.)

CAROLUS.